The background of the cover is a collage of various banknotes and coins, including Euro and US Dollar bills, which are torn and layered. The text is overlaid on this collage.

Bruno Astarian

**LA VALEUR
ET
SON ABOLITION**
(Abrégé)

LA SOCIALE
2016

**LA VALEUR
ET
SON ABOLITION**

Bruno ASTARIAN

**LA VALEUR
ET
SON ABOLITION**

LA \ SOCIALE
2016

PRÉSENTATION

L'OBJET de ce texte¹ est de refonder la théorie marxienne de la valeur dans les conditions actuelles du mode de production capitaliste. La différence fondamentale avec l'époque de Marx est que ces conditions sont aujourd'hui telles qu'il est devenu impossible d'envisager le communisme comme une société des « travailleurs associés ». L'abolition de la valeur-travail ne peut pas s'envisager sans l'abolition du travail aussi. Il faut commencer à réfléchir à ce que pourrait être une société sans travail – ce qui ne veut pas dire sans production.

Pour Marx, l'abolition de la valeur s'identifie largement à l'abolition du marché et à la planification. Cela ne va pas sans poser de sérieux problèmes, qui apparaissent en particulier dans les textes emblématiques de la *Critique du Programme de Gotha* et du premier chapitre du *Capital*. De même que la *Critique du Programme de Gotha* ne peut plus servir de cadre de réflexion pour penser l'abolition de la valeur et le passage du capitalisme au communisme, de même une lecture attentive du premier chapitre du *Capital* amène à penser qu'il faut reconsidérer en profondeur la définition de la valeur.

Une des raisons pour lesquelles une reprise de la théorie marxienne de la valeur me semble légitime se trouve en premier lieu dans les imprécisions de certains raisonnements de Marx lui-même. Un marxiste patenté comme Isaac Roubine l'admet parfois, mais n'est pas parvenu à les dépasser. Il a vu par exemple qu'il est difficile de défendre la définition du travail producteur de valeur, le fameux travail abstrait, comme dépense physiologique de muscles et de nerfs. Mais la solution qu'il propose n'est pas satisfaisante. On trouvera dans ce qui suit notre proposition sur la compréhension de ce point épineux et de quelques autres.

Une autre raison, plus décisive, justifiant la remise en chantier de la théorie de la valeur est que la théorie de la valeur de Marx et des marxistes n'est pas cohérente avec l'ensemble théorique que le courant dit communiste a produit depuis les années 70, et dont ce livre se revendique. Pour ce courant, la révolution qui dépassera le mode de production capitaliste ne se réalisera pas comme prise du pouvoir par le prolétariat et transition progressive de la société capitaliste vers le communisme, mais comme abolition immédiate

1. Le texte qui suit est un abrégé de mon livre : Bruno Astarian, *L'abolition de la Valeur*, à paraître en 2016 aux Éditions Entremonde, Genève.

de l'exploitation, du capital *et* du prolétariat, de la valeur et de toutes les catégories de la société actuelle. Le prolétariat n'abat pas le capital pour créer le communisme, mais en le créant. Il n'y a pas de société de transition. Sur la base de telles propositions, est-il cohérent de conserver à l'identique la théorie de la valeur telle que Marx l'expose ? On verra que non. Il faut en particulier renoncer à la notion de travail abstrait. La définition marxienne du travail abstrait (par opposition à celle des commentateurs marxistes) est peu développée dans le texte même du premier chapitre du *Capital*. Et on verra qu'il est possible de remplacer cette catégorie un peu mystérieuse par deux catégories pratiques et sociales, à savoir la recherche permanente de la productivité et de la normalisation (chapitre 3).

Il faut enfin souligner que la nécessité de reprendre la théorie marxienne de la valeur ne répond pas à une exigence 'scientifique' ou théorique abstraite, mais au fait que les luttes qui ont fondé le courant communiste, c'est-à-dire essentiellement les révoltes contre le travail fordiste, ont engendré une nouvelle conception de ce que pourrait être l'abolition du mode de production capitaliste. Sur la base des révoltes ouvrières les plus radicales des années 1960-70, notamment en Italie (non-respect de l'outil de travail, sabotage, coulage, absentéisme, indiscipline généralisée, absence de revendications) la théorie a dû envisager l'au-delà du travail, et donc aussi la *valeur abolie*². Cela a fini par exiger de reconsidérer la valeur en elle-même. Il faut donc se replonger dans Marx (chapitres 1 et 2 du présent texte), avant de proposer notre propre vision de la question de la valeur (chapitres 3 et 4).

Dans la phase de l'histoire du mode de production capitaliste où nous sommes parvenus, le problème n'est pas de sauver le travail de l'exploitation, mais de débarrasser la production du travail. Sur la base des luttes du prolétariat de notre époque, un tel changement de point de vue a été possible et nécessaire. À partir de là, non seulement la théorie de la valeur doit être reprise, mais de plus elle permet de mieux comprendre ce que pourrait être cette production sans travail. Essayons simplement de nous représenter une production débarrassée de la contrainte du temps. Souvent, cela débouche sur une vision de l'au-delà de la valeur définie par l'abondance et l'automatisation. De telles projections montrent surtout la prégnance de notre conditionnement par les conditions capitalistes de la vie. À l'opposé, le fait de définir la forme valeur de façon concrète et pratique permet de comprendre plus clairement ce que pourrait être une activité productive débarrassée de la

2. Une première tentative dans ce sens a été faite dans *Un monde sans argent*, publié par Les amis de 4 millions de jeunes travailleurs (1975-76). Voir <http://geocities.internetarchaeology.org/~johngray/mondtitl.htm>

Ce texte reste toutefois prisonnier de l'économie.

valeur. La négation de la productivité et de la normalisation débouche sur une transformation complète de tous les rapports des hommes entre eux et à la nature, par la suppression de toutes les séparations. L'abolition de la valeur se fera comme une transformation totale de l'activité productive des hommes, qui fera disparaître prolétaires et capitalistes, mais aussi l'économie, la productivité, la normalisation, et toute « la saloperie concernant la valeur et l'argent » (Marx). En fin de compte, la théorie de la valeur telle que je l'envisage aboutit à une projection du communisme comme activité totalisante, pas seulement productive, qui dépasse le travail et toutes les catégories de la séparation.

Il reste cependant que la théorie de la valeur ne permet pas de dire comment pourrait se faire la communisation de la société. La théorie de la valeur ne permet pas de penser les classes et leur contradiction. C'est là l'objet de la théorie de la révolution (théorie de la plus-value, théorie des crises, analyse des insurrections). Or une théorie de la communisation de la société reste à faire. Comment les prolétaires procéderont-ils pour nier le prolétariat, pour inventer une production sans productivité ni normalisation, invention qui sera leur auto-négation ? Attribuons à la faiblesse relative des luttes actuelles du prolétariat le fait que nous sommes ici sans réponse satisfaisante. Pour répondre à cette question, ce n'est pas seulement le présent livre qui reste limité, mais l'ensemble de la théorie communiste de notre époque.

Le présent texte n'est donc qu'une petite pierre dans une construction beaucoup plus vaste qui reste à faire. Cela ne sera sans doute pas possible sans un développement massif des luttes du prolétariat, notamment dans les zones centrales du capitalisme mondialisé.

B. A.

Décembre 2015

CHAPITRE 1 – MARX ET L'ABOLITION DE LA VALEUR

1.1 – La Critique du Programme de Gotha³

Avant d'étudier la théorie marxienne de la valeur telle qu'elle se présente dans le chapitre 1 du *Capital*, il convient d'examiner ce que Marx pensait de l'abolition de la valeur. Contrairement aux apparences, cela ne revient pas à mettre la charrue avant les bœufs. En effet, et quoi que Marx ait pu en penser lui-même, la théorie de la révolution n'est pas une science qui déduit le résultat (le communisme) de conditions qu'elle étudierait scientifiquement dans le mouvement du capital (la critique de l'économie politique). La théorie communiste part des luttes du prolétariat, et cherche à comprendre comment la contradiction de classes qu'elles manifestent peut déboucher sur la révolution communiste. Marx a élaboré sa vision de l'abolition de la valeur dans la *Critique du Programme de Gotha*, qui est un des textes fondateurs du programme prolétarien. Ce terme désigne une forme historiquement déterminée de la théorie communiste. La révolution y est projetée comme prise du pouvoir d'État par le prolétariat (ou plutôt ses organisations) s'affirmant de façon démocratique (les conseils) ou dictatoriale (le parti). L'obligation au travail, la généralisation de la condition ouvrière, le remplacement du marché par la planification sont les principales caractéristiques de cette vision de la révolution où le prolétariat remplace la bourgeoisie dans la direction de l'économie.

À ma connaissance, la *Critique du Programme de Gotha* n'a pas fait l'objet d'une étude critique systématique du point de vue communiste, c'est-à-dire du point de vue de la révolution comme abolition simultanée des deux classes, comme auto-négation du prolétariat, dépassement de l'économie et du travail. Au contraire, certains s'y réfèrent encore comme à une source directement utilisable, notamment dans son envolée finale, sur laquelle nous reviendrons.

1.1.1 – Répartition du produit social et taux d'exploitation des « hommes libres »

C'est dans le paragraphe 3 de la section I du texte que Marx développe sa vision de la société future. Il critique la notion de distribution (aux travailleurs)

3. Sauf mention autre, j'utilise l'édition Pléiade du *Capital*. Ici, vol. I, p. 1407 sq.

du « fruit intégral du travail ». Il oppose à cette idée de fruit intégral le fait qu'il faut retrancher du produit social total toutes sortes de fonds et de réserves avant de pouvoir dégager ce qui va être distribué aux travailleurs. Il procède ainsi à deux répartitions successives du produit social. La première consiste à séparer les moyens de production des moyens de consommation, et la deuxième à diviser les moyens de consommation en une partie qui est consommée collectivement et une autre qui est distribuée individuellement. Or la première répartition ne fait guère l'objet de discussions dans la problématique de Marx. Voici tout ce qu'il dit des déductions correspondant à la première répartition :

« Ces déductions opérées sur le « fruit intégral du travail » sont une nécessité économique et leur grandeur sera déterminée en fonctions des moyens et des forces disponibles – en partie par le calcul de probabilité ; et l'équité comme telle n'a rien à faire dans une opération de cette nature. » (p. 1417)

On nous parle ici de nécessité économique, d'adaptation aux moyens disponibles et de calcul. Il semble bien que la « société coopérative » n'a pas trop le choix de ses décisions dans ce domaine. Cette impression est renforcée par la remarque sur le fait que la justice n'y a pas sa place. Autrement dit, la première clé de répartition du produit social est une donnée objective qui s'impose de toute nécessité. L'impression est confirmée ailleurs : Marx explique plus loin dans le même texte que la répartition des moyens de consommation est, dans toute société, une conséquence de la répartition des moyens de production. Après avoir expliqué que, dans le capitalisme, les moyens de production sont le monopole des non-travailleurs, tandis que les travailleurs n'ont que leur force de travail, il conclut que

« la distribution actuelle des moyens de consommation s'ensuit d'elle-même [comprendre : bas salaires et misère pour les travailleurs]. Les conditions matérielles de la production sont-elles la propriété coopérative des travailleurs eux-mêmes ? Il en résulte une distribution des moyens de consommation différente de celle d'aujourd'hui ». (p. 1421)

On ne peut qu'être d'accord avec ce raisonnement, sauf qu'il met clairement en évidence que la répartition du produit social entre moyens de production et moyens de consommation est ici aussi passée sous silence. Or il s'agit là d'une division fondamentale du produit total. Marx la présente comme un fait objectif, donné par les conditions. Mais ce n'est pas le cas. Le même acier, le même ciment peuvent servir à faire des logements ou des usines. Il appartiendrait à la société des hommes libres de décider de l'usage de ces produits, d'arbitrer par exemple entre une jouissance immédiate et un report de la consommation en faveur de l'investissement. D'autre part, dans le cas de produits qui ne peuvent servir que de moyens de production,

l'arbitrage doit avoir lieu en amont de leur production. De la même façon, le renouvellement et l'extension des moyens de production est une décision qui n'a rien d'objectif. Dans le cadre de la société coopérative, elle est éminemment *politique*. Le «plan concerté» devrait être discuté au niveau de l'État. Or, à ma connaissance, Marx n'aborde jamais cette question «économique» quand il parle de l'État dans la société de transition. Ce n'est notamment pas le cas dans la suite de sa *Critique du Programme de Gotha*, où la question de l'État est pourtant longuement abordée. Au paragraphe IV, la «partie démocratique», Marx demande

«Quelle transformation subira la forme-État ? En d'autres termes : quelles fonctions sociales y subsisteront qui seront analogues aux fonctions actuelles de l'État ? » (p. 1429)

Et il répond en tout et pour tout :

Cette question réclame une réponse qui ne peut être que scientifique, et ce n'est pas en accouplant de mille manières le mot Peuple et le mot État qu'on fera avancer le problème d'un pouce. (*id.*)

Mais il nous laisse dans l'ignorance complète de ce que dit la science sur la question. C'est là un autre exemple du silence qui caractérise la pensée marxienne sur le «taux de jouissance» des travailleurs dans la société future. Cette formulation de taux de jouissance est proposée pour respecter la logique interne du programme prolétarien. Mais on doit en réalité parler de taux *d'exploitation* – tout en admettant qu'il est, dans le projet programmatique, diminué par rapport à ce qu'il était dans le capitalisme.

On est bien d'accord avec la critique que Marx adresse au Programme de Gotha sur le fait que la distribution du fruit intégral du travail aux travailleurs n'est pas possible. Il n'en reste pas moins que les dits travailleurs n'ont pas leur mot à dire sur la grosseur, et sans doute même la nature de ce fruit. Dans le meilleur des cas, la «propriété coopérative» ne change pour eux rien d'autre que le niveau de leurs salaires et de leurs conditions de travail. Les grandes orientations de la nouvelle société, à commencer par la grandeur du fonds de consommation, continuent de leur échapper. Elles restent l'apanage implicite des planificateurs.

1.1.2 – Abolition du marché et abolition de la valeur

Et la valeur dans tout ça ? Elle est abolie.

« Dans la société coopérative fondée sur la propriété collective des moyens de production, les producteurs n'échangent pas du tout leurs produits ; de même, le travail incorporé dans ces produits n'apparaît pas *comme valeur* de ces produits, comme une qualité qu'ils possèdent ;

en effet, contrairement à ce qui se passait dans la société capitaliste, où les travaux individuels ne prenaient d'existence qu'après un détour, ils existent désormais de façon immédiate, en tant que partie intégrante du travail total. » (p. 1418, souligné par Marx)

Il n'y a plus d'échange. Cette affirmation est fondamentale, car elle consacre l'abolition de la valeur. Cela ressort clairement du « de même » entre les deux premiers membres de la phrase. L'abolition de l'échange est, dans le programme prolétarien, le *nec plus ultra* de l'abolition de la valeur. Et cela s'applique dès la société de transition. Certes,

« Il règne ici le même principe que celui qui règle l'échange des marchandises, pour autant qu'il est échange d'équivalents. Le fonds et la forme sont changés parce que, les conditions ayant changé, personne ne pourra fournir autre chose que son travail ; et, par ailleurs, rien ne peut devenir propriété des individus excepté les moyens de consommation personnels. » (p. 1419)

La suppression de l'échange, son remplacement par le plan et le système des bons de travail que Marx a évoqué juste avant, l'obligation du travail et l'interdiction de la propriété individuelle autre que sur les moyens de consommation personnels, sont les facteurs qui abolissent la valeur en rendant l'échange inutile ou impossible. Or la planification devient nécessairement une fonction séparée dans « l'association d'hommes libres », et cette fonction est celle de la propriété, coopérative sans doute mais propriété quand même. Sans même évoquer l'expérience soviétique, cette séparation est déjà signalée chez Marx par le silence qui règne sur les mécanismes du plan et sur ses relais dans la société en ce qui concerne la première répartition du produit social, celle qui a lieu entre les moyens de production et ceux de consommation, et qui détermine le niveau de vie des travailleurs. Hors l'adhésion subjective aux objectifs du plan, rien n'indique que la socialisation des travailleurs est « directe ». Pour eux, le travail reste un moyen de vivre sans contenu personnel. Les bons de travail n'y changent rien.

1.1.3 – Les bons de travail, le droit et la police

Venons-en à la distribution de la part du produit social qui est consommée individuellement par les travailleurs. Marx adopte ici le système des bons de travail, qu'il a critiqué chez les auteurs qui l'invoquaient tout en gardant la propriété privée. Mais pour Marx, le système est opérationnel dans les conditions de la propriété collective des moyens de production. Et il donne quelques détails :

« le producteur individuel reçoit donc – toutes soustractions opérées – exactement ce qu'il lui a donné [à la société]. Ce qu'il lui a donné,

c'est son quantum individuel de travail. Par exemple, la journée sociale de travail se compose de la somme des heures de travail individuel ; le temps de travail de chaque producteur est la portion de la journée de travail social qu'il a fournie, la part qu'il y a prise. Il reçoit de la société un bon certifiant qu'il a fourni telle somme de travail (après déduction du travail effectué pour les fonds collectifs) et, avec ce bon, il retire des réserves sociales exactement autant d'objets de consommation que lui a coûté son travail ». (p. 1419)

Ce passage appelle plusieurs remarques.

1. On remarque que le producteur dispose d'un bon qui certifie qu'il a fourni « telle somme de travail » et qu'il achète avec « exactement autant d'objets de consommation ». Comment ces derniers sont-ils comptés ? En heures de travail bien sûr. Au magasin général, le travailleur voit que la cafetière est à cinq heures de travail et la théière à trois. Il les achète avec sa journée de huit heures. Le temps de travail comptabilisé pour ces produits ne peut pas être le temps individuel exact, ne serait-ce que parce que le produit résulte d'un travail collectif et est fabriqué en de nombreux exemplaires, venant peut-être d'usines différentes. Donc, la « valeur » de ces objets est une moyenne sociale. Et cette moyenne doit être établie par les planificateurs, qui seuls ont une vue d'ensemble. Mais si le temps de travail contenu dans les produits est une moyenne, celui que le producteur individuel apporte sur son bon de travail n'en est pas une.
2. C'est du moins ce qu'on comprend quand Marx parle de « quantum individuel ». Il parle ensuite de la journée sociale de travail comme somme des journées individuelles, mais c'est pour dire ensuite que le temps de travail *individuel* de *chaque* producteur se définit comme la part qu'il y a prise, et donc non pas comme moyenne. Et quand Marx, un peu plus loin, reconnaît que, dans la société de transition, c'est encore le droit égal (donc le droit bourgeois) qui règne, il précise aussitôt que

« le principe et la pratique ne se querellent plus ; tandis que dans l'échange de marchandises, l'échange des équivalents n'existe qu'*en moyenne*, et non pour chaque cas particulier. » (p. 1419, souligné par Marx)

À moins de penser que chaque cafetière est comptée exactement pour le temps de travail réel effectif qu'elle contient, on doit donc conclure que ce n'est que pour la journée de travail du producteur individuel qu'on retient la durée *exacte* du travail. Le simple « bureau de comptabilité » qu'est censée être la planification aura donc à tenir une comptabilité double. D'un côté il tiendra le registre exact de la

participation individuelle de chaque producteur. D'un autre il devra faire la moyenne de ces temps de travail par objet fabriqué. Cela ne va pas dans le sens de la simplicité et de la transparence qui devra remplacer le fétichisme de la marchandise.

3. De plus, Marx admet que

« Toutefois, tel individu est physiquement ou intellectuellement supérieur à tel autre, et il fournit donc en un même temps plus de travail ou peut travailler plus longtemps. Le travail, pour servir de mesure, doit être calculé d'après la durée ou l'intensité, sinon il cesserait d'être un étalon de mesure. Ce droit *égal* est donc un droit *inégal* pour un travail *inégal*. . . il reconnaît tacitement comme un privilège de nature le talent *inégal* des travailleurs . . . ». (p. 1420, souligné par Marx)

Mais s'il analyse finement la question du droit, il laisse au lecteur le soin d'imaginer son application. Il se contente de dire que « tous ces inconvénients sont inévitables dans la première phase de la société communiste » (p. 1420). Et il laisse sans doute à la *dictature du prolétariat*, invoquée plus loin (p. 1429), le souci de vérifier que le talent *inégal* des travailleurs ne s'exprime pas dans l'art de la tricherie à la pointeuse qui mesure si exactement leur contribution. De plus, comme l'écrit Rubel en note (p. 1420) « le moins doué, dont le rendement est inférieur à celui d'un autre, reçoit pourtant autant que l'autre, à supposer qu'il ait fourni le même nombre d'*heures* de travail ». Comme chaque salarié le sait bien, le temps *au* travail compte autant et parfois plus que le temps *de* travail. Que changent les bons de travail ? Comment supposer que les travailleurs ne continuent pas à considérer leur travail comme un moyen de vivre, et s'efforcent d'en tirer le plus possible par le moindre effort ? Autrement dit : que le droit soit *égal* ou *inégal* (comme il l'est aujourd'hui plus ou moins), il faudra toujours des chronométrateurs, des surveillants, des policiers et des juges et des procureurs pour vérifier qu'il est appliqué conformément à son texte.

On arrive à la conclusion que la société du programme prolétarien est nécessairement policière. C'est inévitable dès lors que la valeur n'a pas été vraiment abolie. Le marché a été remplacé par un système complexe de comptabilité⁴, assorti d'un système juridique et de son appareil coercitif.

4. On aura une meilleure idée de cette complexité en lisant les *Principes Fondamentaux de Production et de Répartition Communiste* du GIK. Voir plus loin.

1.1.4 – La bénédiction du Père Enfantin

Inconvénients inévitables de la phase de transition ? On en arrive justement à la deuxième phase. Marx n’y consacre qu’un paragraphe, mais c’est une belle péroraison et il faut la recopier intégralement car chaque mot compte :

« Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l’asservissante subordination des individus à la division du travail et, par suite, l’opposition entre travail intellectuel et travail corporel ; quand le travail sera devenu non seulement le moyen de vivre, mais encore le premier besoin de la vie ; quand avec l’épanouissement universel des individus, les forces productives se seront accrues et que toutes les sources de la richesses coopérative jailliront avec abondance – alors seulement on pourra s’évader du droit bourgeois, et la société pourra écrire sur ses bannières : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. » (p. 1420)

Ce texte fameux est encore utilisé par beaucoup comme une référence indépassable pour parler du communisme le plus avancé. Il reste cependant dans un cadre strictement programmatique. Bien qu’il n’aborde pas explicitement le problème de l’abolition de la valeur, il mérite une lecture attentive.

Il faut d’abord prêter attention aux « attendus » de l’envolée finale. Quels sont-ils ?

- Marx parle d’abord de la fin de l’asservissante subordination à la division du travail, le problème principal étant visiblement celui de l’opposition entre travail manuel et travail intellectuel. Le travail intellectuel dont il est question ici peut être compris de deux façons. D’une part, il s’agit du travail de gestion et de conception dans la sphère de la production. Il s’agit aussi de l’activité des planificateurs. Or rien n’indique, dans ce qui précède, que les travailleurs de la société de transition s’approprient peu à peu cette fonction. Mais passons. Marx affirme que le dépassement de l’opposition entre travail corporel et travail intellectuel signifie que les travailleurs ont le contrôle de la production. Ils ont acquis les connaissances pour cela pendant la phase de transition. Ils sont alors vraiment en position de former une «réunion d’hommes libres agissant selon un plan concerté» (*Le Capital*). En réalité, Marx néglige les multiples médiations nécessaires pour la conception, le calcul et le contrôle du plan. Il veut croire que le plan concerté peut ne pas être une institution séparée des travailleurs et nous dit que «la société» est immédiate aux producteurs individuels qui travaillent assidûment, développent les forces productives et reçoivent d’elle les moyens de production, les instructions sur ce qu’il faut en faire et les subsistances. On est donc ici en présence d’une autre fiction de la société de transition, celle de l’immédiateté sociale

et de la transparence. Dès le départ, la première couche d'opacité se trouve dans le silence qui règne sur la répartition du produit total entre moyens de production et moyens de consommation. Le reste en découle.

D'autre part, le travail intellectuel peut désigner toute la sphère de la culture. On sait alors ce que Marx veut dire : il faut que les travailleurs puissent être forgerons le matin et poètes l'après-midi. La séparation typique de la société de classe, entre production et jouissance, entre travail et culture, demeure mais est intériorisée dans une seule classe au lieu de se cristalliser sur deux classes séparées. Le développement des forces productives et la baisse du temps de travail vont main dans la main pour laisser du temps à l'éducation et à la culture de la classe ouvrière. Cela semble contradictoire. Mais, dit le texte, « l'épanouissement universel des individus » permettra de mettre à la disposition de la société des travailleurs super-productifs. Ce dont cette réflexion est prémonitoire, est-ce plus que la nécessité d'instruire les travailleurs, qui va bientôt se répandre dans toute la société capitaliste ? D'ailleurs, Marx dit lui-même, plus loin dans le texte que le mouvement est déjà amorcé dans certains pays comme l'Allemagne, la Suisse ou les États-Unis, mais pour déplorer que la formation donnée aux enfants d'ouvriers est inférieure à celle que reçoivent les enfants de la bourgeoisie.

- Dans ce cadre, selon une formule déjà employée par Marx des années plus tôt, le travail devient le « premier besoin ». C'est le deuxième attendu de la conclusion finale. Bien sûr, le travail que Marx envisage dans cette formule n'est pas abrutissant et dégradant comme il l'est dans les usines du capital. Il n'empêche, on reste dans le travail, séparé du reste de la vie comme le matin à la forge l'est de l'après-midi à la bibliothèque. Quand Marx parle de travail « épanouissant », de travail premier besoin, a-t-il en vue l'unification de l'activité productive et des besoins à satisfaire ? Pense-t-il à la « réconciliation de l'homme et de la nature » qu'il appelait dans ses écrits de jeunesse ? On peut en douter, tant il est productiviste, ainsi que le montre la façon dont il envisage, plus loin dans le texte, le rôle de l'école. De façon générale, le travail comme « premier besoin » ne signifie pas que l'acte productif est transformé en quelque chose d'autre que le travail. Cela signifie que le travail est l'essence de l'homme.
- Troisième « attendu », la référence à l'abondance cherche sans doute à noyer le poisson de la valeur dans les eaux jaillissantes des forces productives en plein développement. De tout temps, l'abondance a été la solution miracle pour « dépasser » la valeur. Chez Marx comme chez

d'autres, cela ne va d'ailleurs pas sans contradiction. Car d'une part, la fonction de l'abondance est de faire comprendre que la production sera plus que suffisante pour couvrir les besoins, laissant penser qu'il n'y aura qu'à se servir et donc qu'il n'y aura plus à tenir de comptabilité. Mais d'autre part, la nécessité du développement des forces productives et la permanence du travail comme activité séparée amènent Marx et les auteurs programmatiques à insister sur l'obligation de tout comptabiliser dans la confrontation des ressources et des besoins. C'est le rôle du « plan concerté » des travailleurs associés. Bien sûr, l'argument souvent avancé pour défendre le thème de l'abondance est qu'il n'est pas possible d'être libre dans la pénurie. Mais pénurie et abondance ne sont que les deux faces de la même pièce. Elles se réfèrent à des normes de besoins fixées extérieurement à l'activité qui satisfait ses besoins, et c'est bien cela qu'il faut remettre en cause.

Après l'exposé de ces trois attendus, Marx conclut sur la société communiste en deux points :

- S'évader du droit bourgeois. Comment faut-il comprendre la formule ? Cela veut-il dire rejeter le droit en général ? C'est peu vraisemblable. D'après le passage sur le droit égal et le droit inégal, il semble que cela veuille plutôt dire que « le droit égal est donc ici [dans la société de transition] en principe toujours le droit bourgeois » (p. 1419) et que « pour éviter tous ces inconvénients, le droit devrait être non pas égal, mais inégal » (p. 1420). Ce droit inégal est facile à imaginer pour nous, puisque c'est celui qui règne dans la société capitaliste actuelle, où le droit tient compte de nombreuses particularités propres à chaque citoyen, comme son âge, sa santé, sa famille, etc. On garde donc un droit dans le communisme pleinement affirmé, et donc aussi tout l'appareil judiciaire qui l'applique. Marx n'en dit rien. Il a clairement indiqué que, entre le capitalisme et le communisme, il y a « une phase de transition politique, où l'État ne saurait être autre chose que la *dictature révolutionnaire du prolétariat* » (p. 1429, souligné par Marx). Cela semble vouloir dire que la dictature du prolétariat cesse dans la deuxième phase. Mais si, dans celle-ci, on garde un droit, il faut bien qu'on garde une justice pour le dire et une police pour l'appliquer.
- Comment pourrait-il en aller autrement, puisque la formule du Père Enfantin oppose clairement ressources et besoins, ce qui nécessite forcément un arbitrage entre les deux. Certes, « de chacun selon ses capacités » indique que l'obligation de travailler s'applique avec nuances, et non pas avec brutalité, comme dans la société capitaliste

où le prolétaire dépossédé de tout n'a d'autre choix que de se faire exploiter dans les pires conditions. Il est donc entendu que les enfants très jeunes, les vieux, les infirmes, etc. ne contribuent pas aux forces productives, et que les autres travailleurs fournissent l'effort qu'ils peuvent sans que cela les désavantage dans leur niveau de vie. Ceux qui ne bénéficient pas d'un « privilège de la nature » ne sont pas condamnés à la misère. Le droit inégal y veille. Mais la justice aussi car il faudra vérifier que les paresseux ne profitent pas de la société, sauf à penser que le travail est si attrayant que personne ne cherche à y échapper ou à limiter son effort. Si c'est cela que pense Marx, son texte manque cruellement de détails, qui seraient importants pour nous faire comprendre quel pourrait être ce travail qui satisfait tant les travailleurs qu'ils ne cherchent nullement à y couper ? Il faut donc conclure que, même si elles sont variables, les contributions de chaque travailleur devront être évaluées et contrôlées. D'une part pour vérifier que la contribution de chaque travailleur à la production est bien au niveau réel de ses capacités, et pas en-dessous, et d'autre part pour connaître l'état des ressources qui vont couvrir les besoins. Car « à chacun selon ses besoins » impose, comme pour les capacités, évaluation et contrôle. Celui ou celle qui a trois enfants recevra plus que celui ou celle qui en a deux, même en travaillant moins. C'est une conquête du droit inégal. À moins de supposer que tout ce dont on peut avoir besoin ou envie soit disponible en quantité surabondante (et dans ce cas, pourquoi travailler ?), il faudra bien contrôler que chacun ne prend pas plus que ses besoins légitimes « normaux ». Il faudra vérifier que l'individu n'est propriétaire que de ses subsistances, et pas plus. Là encore, le visionnarisme de Marx ne nous projette pas beaucoup plus loin que le droit inégal d'aujourd'hui.

On voit donc que la vision marxienne de l'abolition de la valeur est limitée. Portée par le mouvement, contradictoire certes mais ascendant, du capital et du prolétariat, la théorie communiste marxienne projette un communisme qui libère le travail plutôt que de le dépasser, qui nourrit et cultive le travailleur plutôt que d'appeler à la négation du prolétariat.

1.2 – Le GIK et la comptabilité en temps de travail

À la différence de Marx, les membres du Groupe des Communistes Internationaux (GIK) connaissaient l'expérience du socialisme réel et de sa planification. Aussi est-ce directement en critique de cette expérience et du bolchevisme qu'ils rédigèrent les *Principes Fondamentaux de Production et de Répartition Communiste*, publiés en 1930. Le GIK pense qu'il faut appliquer

scrupuleusement les éléments fournis par la Critique du Programme de Gotha.

En 1917, explique le GIK, les prolétaires russes se sont emparés des usines et les ont fait tourner pour leur propre compte. Mais les bolcheviques, qui détenaient l'État, les ont contraints à se soumettre. Les directeurs d'usines ont cessé d'être responsables devant les masses pour le devenir devant l'État. Dès lors, le travailleur « est apparemment⁵ le propriétaire des moyens de production, mais il n'a aucun droit d'en disposer ». Dans ces conditions, il n'y a pas de doute : « l'ouvrier russe est salarié, il est exploité⁶ ».

Pour le GIK, la comptabilité en temps de travail équivaut à l'abolition de la valeur parce qu'elle permettrait aux producteurs de toujours garder le contrôle de la production et de la répartition. Et il affirme son point de vue basiste : les travailleurs-consommateurs

« doivent tenir une comptabilité exacte du nombre d'heures de travail qu'ils ont effectuées, sous toutes les formes, de façon de pouvoir déterminer le nombre d'heures de travail que contient chaque produit. Aucune "administration centrale" n'a plus alors à répartir le produit social ; ce sont les producteurs eux-mêmes qui, à l'aide de leur comptabilité en termes de temps de travail, décident de cette répartition ».

Bien que le rapport de cause à effet entre la comptabilité en temps de travail et le pouvoir de la base ouvrière sur la production et la répartition semble ténu, le GIK affirme qu'il est possible d'appliquer les idées de Marx sans donner le pouvoir et la propriété aux planificateurs, sans renoncer au communisme et à l'abolition de la valeur. Voyons donc de plus près ce qui semble devoir répondre de très près à nos critiques de Marx.

On ne reprendra pas ici le détail de la présentation et des calculs du GIK. Le texte affirme que « le communisme supprime le marché... mais les produits continuent d'y circuler⁷ ». Suivent deux longs extraits de la Critique du Programme de Gotha. Puis le GIK enchaîne

« Les entreprises mettent donc leurs produits à la disposition de la société. Celle-ci doit fournir, de son côté, de nouveaux moyens de production, de nouvelles matières premières, de nouvelles forces de travail... [En cas de reproduction simple], il faudra et il suffira, pour assurer la reproduction, que chaque entreprise calcule combien de produit social elle a usé sous les diverses formes (aussi sous forme d'argent-travail). »

5. En vertu des nationalisations, qui n'ont « rien à voir avec Marx ». Et le *Manifeste* ?

6. GIK: *Principes*... Ch. 1. Il existe plusieurs versions du texte sur Internet, et les paginations ne sont pas les mêmes. Je renvoie donc aux chapitres du texte. Pour éviter les répétitions, je n'indique le chapitre que quand la référence sort d'un autre chapitre que la référence précédente.

7. *Ibid.*, ch. 3.

Comme l'indique l'exemple donné ensuite d'une usine de chaussures, toute cette comptabilité se fait en heures de travail. Le GIK s'empresse d'expliquer qu'une comptabilité analytique détaillée ne pose pas de problème : les capitalistes en ont déjà l'habitude, et la rationalisation fordiste les a poussés à créer les outils pour ça. Mais en prévenant une objection, ils en occultent une autre. Car il est clair que les travailleurs associés libres et égaux sont maintenant subordonnés à l'entreprise, qui devient le véritable sujet du rapport à « la société ». Il est vrai que son directeur est responsable devant les masses. Est-ce que cela supprime la médiation entre les travailleurs et la société, que l'entreprise impose ? Car c'est elle qui va dire combien de temps les travailleurs ont travaillé. Comment le sait-elle ? Par l'usage de pointeuses ? En faisant confiance aux travailleurs ? On ne reviendra pas sur ce qui a été dit plus haut à ce sujet. Outre l'apparition d'un mystérieux « argent-travail⁸ », on remarquera simplement que la médiation par l'entreprise, qui tient la comptabilité en temps de travail, n'apporte aucune garantie que « les rapports sociaux des hommes à leurs travaux et aux produits de ces travaux restent simples et transparents dans la production aussi bien que dans la distribution », comme le revendique le GIK⁹ en citant Marx.

Parlant de reproduction élargie, le GIK explique que, en régime capitaliste, celle-ci résulte des décisions individuelles des capitalistes talonnés par la concurrence.

« Pour utiliser la terminologie capitaliste, on accumule. En régime communiste, une telle croissance de l'appareil de production sera dénommée : reproduction sur une base élargie. La décision fixant l'étendue de ces réinvestissements, déterminant quelles entreprises doivent être agrandies, etc., est une fonction individuelle de chaque capitaliste, dont les mobiles sont liés à la course au profit ».

Et c'est tout. On voit donc, qu'ici aussi, la question de la répartition du produit social total entre moyens de production et moyens de consommation est occultée. Un peu plus loin, le GIK concède simplement qu'il s'agit d'une « fonction sociale », ce qui ne nous avance guère. Autant pour la transparence de la comptabilité en temps de travail.

Mais le GIK n'en démord pas, et finit par tenir un langage magique. Répondant aux objections, apparemment de bon sens, de Kautsky sur la difficulté d'établir un « prix » moyen pour les marchandises d'une même catégorie, le GIK explique que, de même que la première usine de chaussures a très facilement calculé le prix moyen des chaussures qu'elle fabrique, les autres usines de chaussures feront de même et, toutes ensemble, elles feront

8. Il s'agit en fait des bons de travail, ainsi qu'on l'apprend au chapitre 5.

9. *Ibid.*, ch. 1.

la moyenne de leurs moyennes. Et le GIK de conclure :

« Nous voyons que l'exigence de calculer le temps de travail social moyen conduit directement à une union horizontale des entreprises et cette jonction n'est pas le fait d'un appareil de fonctionnaires mais naît des entreprises elles-mêmes, pousse "du bas vers le haut". Le comment et le pourquoi des activités est tout à fait clair aux yeux de chaque producteur, tout devient transparent et ainsi se trouve satisfaite l'exigence d'une comptabilité «ouverte» contrôlée par tous ».¹⁰

Ici, ce qui compte, ce sont les mots comme « horizontale », comme « du bas vers le haut », « clair » « transparent ». Ils sont là pour nous faire admettre qu'une bureaucratie privée (l'union horizontale) ne s'imposera pas du haut vers le bas aux travailleurs, etc. Ce n'est que bien plus loin dans le texte que le GIK admet qu'il y a un doute :

« On peut se demander... si une direction de cartel centrale [autre nom pour l'union horizontale] ne risque pas de confisquer à son profit tout le pouvoir sur la production. Il faut sans doute compter avec un tel risque »¹¹.

La réponse, face à ce risque est qu'il faudra que les travailleurs luttent activement contre cette tendance « issue du mode de production capitaliste ».

On a vu plus haut que l'entreprise joue dans les projections du GIK un rôle important de médiation entre les travailleurs et la société. Le problème est explicité au chapitre 5. Critiquant les auteurs qui veulent maintenir une hiérarchie des salaires dans le communisme, le GIK commente :

« Il est clair que les producteurs ne pourront guère avoir le sentiment que l'entreprise est une partie d'eux-mêmes s'il doit y avoir de telles différences entre eux. Dans ces conditions, ils ne peuvent avoir la responsabilité de la marche de la production ».

L'immédiateté sociale des producteurs, c'est donc pour le GIK le fait qu'ils ont « le sentiment » que l'entreprise leur appartient si fortement qu'elle fait partie d'eux-mêmes. L'épanouissement universel de l'individu ne devient-il pas dans ces conditions, l'union du travail et de la propriété dans la même personne, celle qui travaille effectivement et qui contrôle la comptabilité, qui se rapporte aux autres entreprises de même nature et qui, finalement, gère tout en plus de faire le boulot de base. C'est toujours la même fiction que le programme prolétarien, notamment dans sa forme autogestionnaire, veut nous faire avaler. Quand Kautsky fait des objections à la vision exposée par Marx dans la Critique du Programme de Gotha, pour conclure que la comptabilité en temps de travail est impossible, le GIK se contente de répondre que

10. Ch. 4.

11. Ch. 10.

« Toutes les difficultés que Kautsky a rencontrées en ce qui concerne le temps de travail se ramènent au fait qu'il est incapable de concevoir comment le temps de travail social moyen peut prendre une forme concrète. Or cette forme concrète s'acquiert par la conduite et l'administration de la production par les travailleurs eux-mêmes, groupés dans l'ASSOCIATION DES PRODUCTEURS LIBRES ET ÉGAUX. Par la pratique du combat de classe qui construit le système des conseils, le temps de travail socialement nécessaire prend une forme concrète ».¹²

La référence à la lutte de classe et aux conseils ouvriers est ici importante. Elle signifie que les producteurs libres et égaux mettront la même intensité subjective, la même rage révolutionnaire (la même abnégation ?) pour « conduire et administrer la production » que celle qu'ils auront dû déployer pour s'emparer des moyens de production. N'est-on pas amené à conclure que l'épanouissement universel du prolétaire dans le communisme fait de lui un militant de l'économie ? À l'usine, il est en même temps travailleur et administrateur. Après le travail, nous le retrouvons à la réunion de sa coopérative de consommation, pour formuler les besoins et les confronter avec les entreprises productives.

On a compris que le GIK reproduit l'ensemble des circuits économiques du capital en voulant croire qu'une comptabilité en temps de travail réalise le communisme. Nous sommes en présence d'un communisme de comptable et, comme il faut s'y attendre, de contrôle. Car bien que le GIK affirme que la comptabilité en temps de travail est auto-régulatrice et dispense des contrôles tatillons de l'exécution du plan dans le cas d'une planification centralisée, il finit par admettre qu'il pourra y avoir des dérives.

Essayons de résumer le problème. Les entreprises d'une même branche ne sont pas toutes au même degré de productivité. On leur affecte donc un « coefficient de productivité ». L'entreprise sous-productive, qui met plus d'heures de travail à réaliser la production, applique ce coefficient à la moyenne calculée au sein du cartel pour justifier que « la société » lui donne plus de moyens de production et de force de travail pour se reproduire. Et inversement pour l'entreprise sur-productive. Or les producteurs libres et égaux auront à cœur de développer la production et la productivité. Ils « feront également appel au mesurage des différentes activités du travail et à la mécanisation de la production (travail à la chaîne, etc.) ». Cette peine, ils se la donneront dans l'intérêt de *tous* les producteurs, et non pas sous la contrainte du profit. « En même temps qu'ils intensifient leur propre productivité, [ils] accroissent le stock total des biens consommables de la société, sur lequel tous les travailleurs ont un droit égal¹³. »

12. Ch. 4.

13. Ch. 10.

On est bien d'accord pour dire que, de façon générale, il faut un minimum d'optimisme, de confiance en la nature humaine, pour parler du communisme. Mais la fiction du GIK ne va-t-elle pas un peu trop loin ? Peut-on croire que les « producteurs » vont se mettre au travail à la chaîne, accepter le chronométrage, etc., pour partager les bénéfices de cette productivité nouvelle avec toute la société ? À moins de croire que le travailleur-comptable-gérant-consommateur est un saint, il faut bien admettre qu'il cherchera un petit avantage compensant tous ses efforts. N'aura-t-il pas tout intérêt à se déclarer moins productif qu'il n'est, à annoncer plus d'heures de travail que ce qu'il fait ? Le GIK lui-même admet que, malgré la publicité des comptabilités d'entreprise, on peut douter, et conclut que :

« S'il y a effectivement négligence de la production, il y aura lieu de sanctionner l'organisation d'entreprise selon la juridiction sociale en cours. »

Chassé par la porte, le pouvoir sur les travailleurs revient par la fenêtre. La raison en est que ni la valeur ni l'exploitation n'ont été abolies. Ni même le marché, qui prend maintenant la forme d'un dialogue entre les coopératives de production et celles de consommation.

Que faut-il retenir de la tentative du GIK de donner chair aux éléments bien plus concis laissés par Marx ?

La première remarque est que les travailleurs disparaissent derrière leur entreprises et leurs organisations coopératives. On ne les voit jamais travailler. Durée du travail, conditions de travail, organisation de la production, etc., le GIK ne nous dit rien de ces questions, sauf que les travailleurs vont adopter le fordisme avec enthousiasme. Le GIK n'a pas prévu que les travailleurs puissent être mécontents de leur rémunération, refusent d'être déqualifiés, veuillent travailler moins longtemps, etc. Identifiés à l'entreprise où ils travaillent, ils n'ont d'existence que comme gestionnaires et contrôleurs de la production. En tant que « producteurs », on sait seulement qu'ils sont spontanément attachés au développement des forces productives. En fin de compte, on voit que leur activité immédiate (leur travail, qui va se fordiser) n'est en rien modifiée par la révolution, si ce n'est qu'ils ont « le sentiment » d'appartenir à leur entreprise ! De son côté, la rémunération de leur travail est sous la dépendance de toutes les moyennes qu'il faut faire pour arriver au contenu d'une heure de travail, de sorte qu'il n'y a pas de rapport direct entre leur activité dans l'entreprise et leur niveau de vie.

La deuxième remarque est que les entreprises demeurent, et reçoivent même un rôle renforcé en tant que pôle de regroupement et d'identification des travailleurs. Comme on l'a vu, ces entreprises ne peuvent pas ne pas être concurrentes. Non pas au sens où elles voudraient produire moins cher que les autres, mais au sens où elles n'ont pas de raison autre que morale de ne

pas garder pour elles les gains de productivité qu'elles réalisent. Cela n'est pas différent du mécanisme des surprofits. Par ailleurs, ce rôle prééminent des entreprises indique que le GIK n'est pas aussi fidèle à Marx qu'il le dit. Celui-ci considèrerait en effet la planification, nécessairement centralisée, comme un élément décisif de l'abolition de la valeur. Pour abolir la valeur, dit Marx, il faut donc que tout soit décidé *avant* la production ; c'est la condition de la socialisation immédiate des producteurs. L'abolition de la valeur, pour Marx, est simultanément l'abolition du marché *et de l'indépendance des producteurs*. Dans ce sens, l'entreprise disparaît. Le GIK la met au contraire au centre de sa vision du communisme.

Enfin et surtout, la séparation reste complète entre la production et la consommation. Même dans le cas où la fiction du GIK se réaliserait complètement, avec des producteurs-consommateurs si militants qu'ils participeraient activement à toutes les réunions et prises de décision, la séparation n'en serait pas moins présente à l'intérieur même de leur journée de producteur-consommateur. Ce n'est pas parce que la même personne remplit plusieurs fonctions que la séparation, voire l'antagonisme, entre celles-ci disparaît.

CHAPITRE 2 – LA THÉORIE MARXIENNE DE LA VALEUR, D’APRÈS LE PREMIER CHAPITRE DU CAPITAL

2.1 – Le point de départ de Marx : la marchandise

2.1.1 – La valeur d’usage

Pour introduire la marchandise, Marx commence par la valeur d’usage. La formulation est simple. « L’utilité d’une chose fait de cette chose une valeur d’usage » (p. 562). La valeur d’usage, c’est l’utilité de l’objet. De plus, « dans la société que nous avons à examiner, [les valeurs d’usage] sont en même temps les supports matériels de la valeur d’échange » (*id.*). Ici donc, la valeur d’usage est une catégorie naturelle, même pas spécifique à la marchandise ni, à la limite, à un produit du travail. Cette façon de voir la valeur d’usage, excessivement naturaliste, est sans doute ce qui incite Marx à reprendre la question à la fin de la première partie du chapitre. Après avoir réaffirmé que

« une chose peut être valeur d’usage sans être valeur. Il suffit pour cela qu’elle soit utile à l’homme sans qu’elle provienne de son travail. Tels sont l’air, des prairies naturelles, un sol vierge, etc. » (p. 568),

il est obligé de préciser :

« Pour produire des marchandises, le travail doit non seulement produire des valeurs d’usage, mais des valeurs d’usage pour d’autres, des valeurs d’usage sociales » (p. 568).

Cependant, comme le fera remarquer Engels, les impôts en nature du Moyen Âge sont des valeurs d’usage pour l’autre, sans être pour autant des marchandises. Engels ajoute donc en note, dans la 4^e édition allemande, que la transmission à l’autre de la valeur d’usage doit se faire par l’échange. Ce qui est tautologique et ne nous avance pas.

Au final, Marx et Engels ont une vision naturaliste de la valeur d’usage. Pour eux, celle-ci se définit comme l’utilité brute de la chose. Il faudra revenir sur cette question (chapitre 3). On verra alors que la valeur d’usage est une catégorie pleinement sociale qu’il faut distinguer la simple utilité de la chose.

2.1.2 – La valeur d’échange, la valeur

On sait comment Marx présente la VE d’abord comme un rapport quantitatif apparemment arbitraire entre deux marchandises ($xA=yB$), pour ensuite parvenir au travail qui les a produites. Plus loin, il élabore :

« Si nous disons : en tant que valeurs toutes les marchandises ne sont que du travail humain cristallisé, nous les ramenons par notre analyse à l'abstraction valeur, mais avant comme après elles ne possèdent qu'une seule forme, leur forme naturelle d'objets utiles. Il en va tout autrement dès qu'une marchandise est mise en rapport de valeur avec une autre marchandise. Dès ce moment, son caractère de valeur ressort et s'affirme comme sa propriété inhérente, qui détermine sa relation avec l'autre marchandise » (pp. 579-80)

Notons au passage que, pour Marx, le degré le plus élevé de l'abstraction dans l'analyse de la valeur semble être d'arriver à la notion de « cristallisation » de travail humain. On va y revenir. Pour le moment, notons la démarche de Marx :

1. La marchandise est produite comme cristallisation de travail humain, mais reste pure valeur d'usage...
2. ... tant qu'elle ne parvient pas sur le marché où elle est confrontée aux autres marchandises.
3. Ce n'est que là que son « caractère de valeur » s'affirme, comme valeur d'échange, que Marx l'appelle aussi « valeur proprement dite ».

On a ici, en quelque sorte, une définition étagée de la valeur : la valeur d'usage comme support, la valeur tout court comme cristallisation de travail qu'on ne peut pas distinguer encore de l'utilité de la chose, et la valeur d'échange comme forme d'apparition, c'est-à-dire comme réalité sociale de la valeur. On retrouve ici l'importance qu'a le marché dans la conception marxienne de la valeur. Le marché n'est pas seulement l'instance où la valeur produite par le travail est réalisée. Le marché est un moment constitutif du produit du travail en marchandise. On a vu (chapitre 1.1.2) que l'abolition du marché équivaut, selon Marx, à l'abolition de la valeur. Ici, l'arrivée de la marchandise sur le marché fait « ressortir » et « s'affirmer » le caractère de valeur de la marchandise. Elle l'avait donc déjà directement au niveau de la production, mais il fallait partir dans les nuages de l'abstraction pour le voir. Maintenant, c'est manifeste, quand on descend vers le concret de l'égalité $xA = yB$, 20 m de toile = 1 habit.

Cette façon étagée de procéder laisse cependant une ambiguïté. La valeur, la vraie, est-elle créée au niveau du travail, ou bien ensuite à celui de l'échange ? Le programme prolétarien répond tout d'abord « au niveau de l'échange » parce que l'abolition du marché est l'objectif de sa révolution et parce que le travail, étant une activité naturelle, éternelle, qui a existé avant et qui existera après la valeur, ne peut pas être intrinsèquement porteur d'une aliénation telle que la valeur. Cependant, le prolétariat, classe du travail par excellence, n'est-il pas la source de toute la richesse bourgeoise, donc de la valeur ? Il faut donc que le travail soit la source de la valeur, mais on rejette alors cette

source et cette valeur dans l'abstraction, pour tenter de résoudre une ambiguïté qui vient du fait que le travail qui crée la valeur n'est pas spécifié au delà de « dépense de force humaine » – ce qui existe dans toutes les sociétés, à la différence de l'échange. Le travail qui crée la valeur est ainsi dit *abstrait* à cause de l'indétermination du lieu, du creuset, où se forme la valeur. Le travail en général ne peut pas être ce lieu. En fait, dans le premier chapitre du *Capital*, Marx ne s'embarrasse pas tellement de ce qualificatif d'« abstrait ». Il n'en fait pas un concept élaboré. Ce sont surtout les commentateurs qui vont tenter de donner corps à cette notion.

2.1.3 – Roubine et le travail abstrait

Dans le chapitre de ses *Essais*¹⁴... qu'il consacre au travail abstrait, Roubine formule très bien le problème du positionnement de la source de la valeur, tel qu'il se trouve déjà chez Marx : où se forme vraiment le travail abstrait ? Roubine commence par dire que la question est « très sérieuse et très délicate » (p. 197). Mais, après quelques développements montrant que Marx a en effet dit que la réduction du travail concret au travail abstrait se fait uniquement par l'échange, il affirme qu'il n'est pas difficile de réconcilier ces affirmations avec cette autre affirmation de Marx que la valeur est créée dans la production. La solution, dit Roubine, consiste à faire

« correctement la distinction entre deux acceptions du concept d'échange. Il faut distinguer l'échange en tant que forme sociale du procès de reproduction et l'échange en tant que phase particulière de ce procès de reproduction, phase qui alterne avec la phase de production directe ». (p. 199)

Autrement dit, Roubine nous propose de noyer le poisson, en jouant sur production et *re*production et en donnant une définition de l'échange qui englobe tout. Grâce à ce tour de passe-passe, l'échange est partout. On notera le subtil glissement qui partant de « la valeur est créée dans la production », passe par « l'échange en tant que forme sociale du procès de reproduction » pour arriver à « l'échange est avant tout une forme du procès de production » (p. 198-199). Roubine explique ensuite que

« quand Marx répète constamment que le travail abstrait est seulement le résultat de l'échange, cela signifie qu'il est le résultat d'une forme sociale donnée du procès de production. C'est seulement dans la mesure où le procès de production prend la forme de la production marchande, c'est-à-dire de la production fondée sur l'échange, que le travail acquiert la forme de travail abstrait ». (p. 199)

14. Isaak I. Roubine, *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, Paris, Syllepse éd., 2009.

Et cela confirme notre première impression. Maintenant « échange » signifie « production marchande ». De sorte que l'on est toujours dans la tautologie. Le travail créateur de valeur, c'est le travail qui se déroule dans la société fondée sur la valeur. Mais qu'est-ce que ce travail a de spécifique en tant qu'acte productif général se déroulant dans les conditions de la production marchande, c'est ce qu'on ne sait toujours pas.

2.2 – Substance de la valeur : le problème du travail abstrait

2.2.1 – De la marchandise au travail-substance de la valeur

Parti de l'égalité dans l'échange de deux marchandises de valeurs d'usage différentes, Marx arrive au constat que cette égalité ne peut avoir qu'un fondement :

« La valeur d'usage des marchandises une fois mise de côté, il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits du travail. » (p. 565)

Et si on fait abstraction de la valeur d'usage, on fait aussi abstraction du travail concret. Le travail dont on parle ici n'est pas le travail du menuisier, du forgeron, etc..

« Il ne reste donc plus que le caractère commun de tous ces travaux ; ils sont tous ramenés au même travail humain, à une dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée. » (p. 565)

Notons d'abord que l'édition allemande du *Capital* parlait de « même travail humain abstrait », et que Marx a retiré l'adjectif dans la version française. Cela indique sans doute son peu de souci de définir précisément la notion de travail abstrait. Cela dit, Marx veut-il dire que la substance de la valeur, c'est la dépense de force humaine ? Pas exactement. La dépense de force humaine, phénomène physiologique, ne se présente de prime abord que comme perte. Pour parvenir à la substance de la valeur, il faut encore que cette destruction soit créatrice (rappelons qu'on parle ici du travail en général, c'est-à-dire sans considération pour l'aspect concret de l'activité et du produit). Ici, Marx ne s'embarrasse pas de complication. Il passe de la dépense de force humaine à la création d'une substance de la valeur par une simple apposition. Celle-ci réalise, et sans qu'on y prête attention, un recouvrement de deux acceptions du travail, le travail vivant et le travail mort (adjectifs qui ne sont pas utilisés ici par Marx).

« Tous ces objets ne manifestent plus qu'une chose, c'est que dans leur production, une force de travail humaine a été *dépensé*, que du travail humain y est *accumulé* » (p. 565, souligné par moi).

Marx identifie le travail en général, la dépense de force humaine, qui est perte, et la substance proprement dite de la valeur, qui se conserve et s'accumule. Il parle alors du travail cristallisé, ou mort, ou gélifié, ou sublimé ; les adjectifs varient. Donc la *dépense* n'est pas que pure perte. Elle *apporte* quelque chose dans la marchandise. Ce point crucial n'est absolument pas prouvé. Cet apport, introduit ici sans prévenir, présuppose qu'il y a quelque chose à transférer. Et la conclusion qui suit immédiatement est donc abusive, au sens où elle se trouve déjà dans l'hypothèse :

« En tant que cristaux de cette substance sociale commune, ils [les produits du travail] sont réputés valeur. » (565)

Pour Marx, la question de la substance de la valeur est réglée. C'est pourquoi il passe aussitôt à la question de savoir « comment mesurer maintenant la grandeur de sa valeur [d'un article] ? » (p. 565). Après avoir traité cette question (voir plus bas), Marx conclut la première partie du chapitre par :

« Nous connaissons maintenant la substance de la valeur : c'est le travail. Nous connaissons la mesure de sa quantité, c'est la durée du travail. » (p. 568)

Tout est-il clair ? Pas vraiment.

2.2.2 – Les deux approches du travail abstrait

La lecture du premier chapitre du *Capital* fait ressortir que Marx suivait simultanément deux pistes pour définir le travail comme substance de la valeur. On peut appeler l'une l'approche sociale, qui part du travail de la société tout entière comme unité composée de producteurs privés indépendants, et l'autre l'approche naturaliste, qui s'appuie sur la notion de « dépense de force humaine ».

2.2.2.1 Approche sociale :

Curieusement, l'approche sociale apparaît *après* que Marx semble en avoir fini avec la substance de la valeur et en vient à la question de la mesure de la grandeur de la valeur. Ce qui mesure la grandeur de la valeur, dit Marx, c'est le temps de travail. Cela est facile à admettre, sauf qu'un travailleur qui va lentement devrait créer plus de valeur qu'un travailleur plus rapide. Cela l'amène à revenir sur le travail substance de la valeur dans le passage bien connu :

« le travail qui forme la substance de la valeur des marchandises est du travail égal et indistinct, une dépense de la même force. La *force de travail de la société tout entière...* [qui] ne compte par conséquent que comme force unique... ». (p. 566, souligné par moi)

On a donc ici une nouvelle approche de la substance de la valeur, alors qu'on croyait le problème réglé. Or cette nouvelle approche est sensiblement

différente de la première. Dans la première, ce qui forme la substance de la valeur, c'est la « dépense de force humaine », dans un sens physiologique nettement affirmé. Dans la deuxième approche, l'accent est mis sur le travail comme un ensemble social, et les moyennes que cet ensemble permet de faire supposent toutes sortes de processus sociaux qui n'ont rien à voir avec la dépense de force humaine.

Ainsi que nous le verrons plus loin, l'approche « sociale » de la question de la valeur et du travail abstrait est celle qui est la plus féconde. Cependant, nous voyons que Marx l'exploite peu. En effet, il revient de façon récurrente sur l'égalité entre le travail créateur ou substance de la valeur et la dépense physiologique. Le deuxième partie du chapitre, consacrée au « double caractère du travail » ne comporte pas l'approche sociale, mais revient sur l'acceptation physiologique du travail substance de la valeur. Dans cette partie, Marx évoque bien le travail de la société tout entière et sa division, mais il ne le fait qu'en passant, et pour arriver au marché.

« À l'ensemble des valeurs d'usage de toutes sortes correspond un ensemble de travaux utiles également variés, distincts de genre, d'espèce, de famille – une division sociale du travail. Sans elle, pas de production de marchandises. [mais la réciproque n'est pas vraie, dit Marx en citant la vieille communauté indienne et la fabrique moderne, où le travail est divisé, mais sans échange]. Il n'y a que les produits de travaux privés indépendants les uns des autres qui se présentent comme marchandises réciproquement échangeables. » (p. 569)

Ceci est parfaitement vrai, et je ne cite ce passage que pour attirer l'attention sur le fait que la division du travail n'intéresse pas vraiment Marx à ce stade de son raisonnement. Il fait une ouverture vers la division du travail, la complémentarité nécessaire des branches, l'organisation sociale de la *production* de valeur, mais c'est pour passer aussitôt au niveau du marché, au *produit* des producteurs privés indépendants et à l'échange. Ce biais apparemment innocent prend tout son sens quand on connaît la façon dont Marx envisage *l'abolition de la valeur*, à savoir comme abolition du marché. Or la question de la division sociale du travail est fondamentale si on doit comprendre ce qu'est la valeur comme forme, mais aussi pour définir le travail qui crée la valeur.

2.2.2.2 – *Approche physiologique : La dépense de force humaine*

On peut donc dire que l'approche sociale de la définition de la valeur n'est qu'amorcée dans le texte du premier chapitre du *Capital*, et qu'elle reste sans effet sur la question de la définition de la substance de la valeur ou du travail abstrait. Dans l'ensemble du premier chapitre, Marx parle le plus souvent du travail abstrait (avec ou sans cet adjectif) selon l'approche physiologique, et

cette définition finit par s'imposer sans que l'expression travail abstrait n'ait reçu une véritable définition *sociale*.

On a vu plus haut que ce que tous les travaux des producteurs de marchandises ont en commun, c'est d'être « tous ramenés au même travail humain, à une dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée » (p. 565). De la même façon, Marx conclut la deuxième partie du chapitre 1 en soulignant fortement l'approche physiologique :

« Tout travail est d'un côté dépense, dans le sens physiologique, de force humaine, et, à ce titre de travail humain égal, il forme la valeur des marchandises. » (p. 574)

D'ailleurs, c'est le passage où il choisit au contraire de rajouter la notion de travail abstrait, accolée à celle de « dépense de force humaine » dans la traduction Roy :

« ... le travail doit être avant tout utile pour être censé dépense de force humaine, travail humain, dans le sens abstrait du mot ». (p. 575)

Cette approche physiologique est prévalente dans tout le chapitre. Il y a d'autres exemples.

On trouve, au début de la quatrième partie, consacré au fétichisme de la marchandise, un passage intrigant sur les caractères du travail « qui déterminent la valeur ». Partant à la recherche des « subtilités métaphysiques » qui caractérisent la marchandise, Marx commence par éliminer les fausses explications :

« Le caractère mystique de la marchandise ne provient donc pas de sa valeur d'usage. Il ne provient pas d'avantage des caractères qui déterminent la valeur. » (p. 605)

Or quels sont ces caractères ? Il y en a trois : les travaux variés sont « essentiellement une dépense du cerveau, des muscles, des organes, des sens, etc. de l'homme » ; le temps consacré aux différents travaux a toujours intéressé les hommes, « dans tous les états sociaux » ; et enfin « dès que les hommes travaillent d'une manière quelconque les uns pour les autres, leur travail acquiert aussi une forme sociale » (*id.*).

Ensuite, quand il place dans la marchandise elle-même la source de son caractère mystique, il explique que, dans la marchandise, les caractéristiques sociales générales du travail sont transformées de la façon suivante (p. 606, souligné par moi) : L'égalité physiologique des travaux *devient* « forme valeur des produits du travail » ; la mesure par le temps *devient* forme de la grandeur de valeur des produits du travail ; et « les rapports des producteurs, dans lesquels s'affirment les caractères sociaux de leurs travaux, *acquièrent la forme* d'un rapport social des produits du travail ».

Ce passage indique qu'il y a des caractères qui déterminent la valeur, mais ne la définissent pas puisqu'ils sont propres à tous les types de travail, y compris le travail dans des modes de production non marchands, soit anciens, soit futurs (le communisme du programme prolétarien). Parmi ces caractères, il y a la dépense de muscles, etc. qui, dans les deux premières parties du chapitre, est ressortie comme l'élément définissant le travail abstrait. C'est maintenant une caractéristique générale – mais pas abstraite – du travail dans toutes ses manifestations. On est donc amené à comprendre que ce sont les conditions de la production marchande qui font que la dépense de force humaine *devient* forme valeur. Il reste alors à expliquer la production marchande. Or Marx ne le fait pas, en tout cas pas ici. Il se contente de constater, en différents endroits, que la production est assurée par des producteurs privés indépendants.

La conclusion semble donc s'imposer : la dépense de force humaine devient travail abstrait créateur de valeur et substance de la valeur quand les conditions marchandes s'imposent à la production. Mais avant comme après, le travail est le même : dépense de force humaine, mesure du temps consacré aux différents produits, coordination entre les producteurs. La transformation de la dépense de force humaine en création de valeur dépend alors de l'échange entre les producteurs privés. L'échange est le moment décisif dans la création de la valeur parce que le travail ne peut pas l'être, étant le mode normal, éternel, des échanges organiques entre l'homme et la nature.

Partant à la recherche de ce qu'ont en commun le travail du bottier et celui du menuisier, il trouve la dépense de force humaine. Il a raison, sauf que cette dépense caractérise aussi (entre autres) le travail dans la société socialiste, qui lui ne crée pas de valeur, par définition. Face à cette difficulté, il amorce donc un mouvement où la dépense de force humaine doit être sur-définie par les conditions sociales pour devenir travail abstrait. Mais, ainsi qu'on l'a vu, cela revient à un raisonnement tautologique, de sorte qu'on finit par identifier travail abstrait et dépense de force humaine.

2.3 – Mesure de la valeur

La mesure de la grandeur de valeur d'une marchandise par le temps de travail moyen socialement nécessaire ne pose pas de problème. Le calcul du temps moyen nécessite de faire la moyenne entre les travailleurs lents et les travailleurs rapides. Cette moyenne des temps de travail individuels étant établie, la valeur des marchandises est fixée pour un degré moyen de la productivité sociale de la branche considérée.

Dans la discussion de cette question de la productivité et de ses variations, Marx écrit que le temps de travail nécessaire

« varie avec chaque modification de la force productive du travail, qui

de son côté dépend de circonstances diverses, entre autres de l'habileté moyenne des travailleurs, du développement de la science et du degré de son application technologique, des combinaisons sociales de la production, de l'étendue et de l'efficacité des moyens de produire et des conditions purement naturelles ». (p. 567)

Et il se contente ensuite de donner des exemples. Pour lui, l'établissement de cette moyenne des temps de travail individuels apparaît comme un simple processus arithmétique, comme un constat que chaque producteur peut faire tranquillement en allant au marché vendre ses produits. Certains producteurs prennent plus de temps que la moyenne, d'autres moins. C'est le propre des moyennes. Mais cette façon de voir, apparemment de bon sens, cache un élément essentiel. Les producteurs privés indépendants, par définition, ne savent jamais s'ils emploient plus ou moins de temps que les autres producteurs de la même branche. Ils sont donc constamment sous pression pour réduire leur temps de travail. De la sorte, il faut dire que le temps de travail moyen socialement nécessaire est la moyenne des temps de travail *minima* des producteurs indépendants.

Nous reprendrons cette question dans le chapitre 3. Pour le moment, il faut au moins signaler cette question : pourquoi Marx ne fait-il pas apparaître la concurrence dans son analyse du temps de travail socialement nécessaire ? On peut faire l'hypothèse que c'est parce qu'il fonde les développements de ce chapitre sur un modèle idéalisé de la production marchande simple, comme nous le verrons plus loin. Dans ce modèle, la concurrence n'est pas aussi contraignante que dans le capitalisme.

2.4 – Valeur et société dans le premier chapitre du *Capital*

Bien que la première phrase du *Capital* annonce que nous sommes dans le contexte de la société capitaliste, le texte du premier chapitre, et même de la première section, ne se préoccupe nullement de nous montrer les mécanismes du mode de production capitaliste, ni dans leurs grandes lignes ni dans le détail. Tous les développements sont consacrés à la valeur en général, qui serait prise à un niveau d'abstraction tel qu'il dispenserait d'être plus précis sur les rapports sociaux où la valeur existe. Peut-on parler de la valeur en se référant à un société marchande hypothétique, si générale qu'elle engloberait tous les modèles qui ont existé réellement ? C'est la qualité qu'on attribue parfois au texte du premier chapitre du *Capital*. Je pense que ce n'est pas le cas.

2.4.1 – Quels producteurs ?

Qui sont ces producteurs que Marx nous présente avec leurs marchandises ?

« Comme les producteurs n'entrent socialement en contact que par l'échange de leurs produits, ce n'est que dans les limites de cet échange que s'affirment d'abord les caractères sociaux de leurs travaux privés. » (606)

Dans quelle société sommes-nous ? Une chose frappe d'emblée : la société de la valeur qui ressort du premier chapitre est une société sans classes. Les producteurs produisent et échangent. Le seul rapport « social » qu'ils connaissent est l'échange. On ne voit pas d'artisans avec leurs apprentis ni de capitalistes avec leurs ouvriers. C'est la raison pour laquelle certains commentateurs disent que la société où Marx place son analyse de la valeur est une société « théorique », et non pas historique, qui a un degré d'abstraction correspondant à celui qui est requis pour poser le problème de la valeur. Pour ma part, je pense que le modèle social où Marx place son analyse est très proche de la production marchande simple. Il y a là quelque chose d'intrigant. On a déjà vu que Marx aborde la question de la valeur à partir du marché, et on a vu pourquoi. Il faut maintenant se poser la question de savoir pourquoi il ne part pas du marché *capitaliste*, mais d'un marché où les producteurs commercialisent eux-mêmes leurs produits. Je ne peux formuler ici que trois hypothèses.

Une raison vraisemblable pour procéder de la sorte est la simplicité. Roubine l'invoque. Chez Marx, les producteurs produisent, puis échangent. Les choses seraient plus compliquées à présenter sur la base de la société capitaliste où le capitaliste serait appelé « producteur » puisque c'est lui qui échange, alors qu'en fait ce sont les ouvriers qui produisent – mais eux n'échangent pas le produit, puisqu'il ne leur appartient pas.

Une autre explication possible est que Marx, au début du *Capital*, suit un plan historique qui ne dit pas son nom. La première section du *Capital* (les trois premiers chapitres) ne voit pas apparaître le capital, et ce n'est qu'à la fin de la deuxième section qu'apparaît l'échange de la force de travail contre le capital. Si ce plan n'est certainement pas historique, il suit cependant un chemin qui va de la production marchande simple au mode de production capitaliste en passant par la « contradiction de la formule générale du capital » (titre du chapitre 5), laquelle est résolue par « l'achat et vente de la force de travail » (titre du chapitre 6). Autrement dit, le plan logique adopté par Marx est très proche des développements historiques réels. Et quand il arrive au capital, la question de la valeur a été résolue et reste en arrière-plan.

Troisième hypothèse : en plaçant son analyse de la valeur dans le cadre de la petite production marchande Marx évite de considérer la question du rapport entre valeur et exploitation du travail. Les producteurs indépendants de la première section n'ont qu'un problème : celui de vendre leur production

sur le marché. Ils n'ont pas de patron, et leur travail (concret) ne leur pose pas de problème particulier. Il faut ici faire un détour et quitter le premier chapitre du *Capital*.

Dans le Chapitre XXXII : *Tendance historique de l'accumulation capitaliste*, Marx fait une présentation puissante de l'émergence, puis de la fin du capitalisme. Il montre, comme avec des regrets, ce que l'émergence du mode de production capitaliste a détruit. Le secret de l'accumulation primitive

« c'est l'expropriation du producteur immédiat, c'est la dissolution de la propriété fondée sur le travail personnel de son possesseur... La propriété privée du travailleur sur les moyens de son activité productive est le corollaire de la petite industrie agricole ou manufacturière, et celle-ci constitue la pépinière de la production sociale, l'école où s'élaborent l'habileté manuelle, l'adresse ingénieuse et la *libre individualité du travailleur* ». (*ibid.*, p. 1237, souligné par moi)

On peut se demander en quoi consiste la libre individualité des paysans anglais ou écossais que les enclosures chassèrent de leur terre, ou ce que peut être celle de l'artisan urbain. Ce sont de tels propos qui m'incitent à penser que Marx idéalise la petite production marchande. Autre exemple : Marx distingue, dans le même passage, entre deux cas de propriété privée :

« La propriété privée, comme antithèse de la propriété collective, n'existe que là où les instruments et les autres conditions extérieures du travail appartiennent à des particuliers. Mais selon que ceux-ci sont les travailleurs où les non-travailleurs, la propriété privée change de face. » (*ibid.*)

Marx a des accents qu'on ne trouve pas souvent dans le *Capital* pour parler de l'expropriation des travailleurs de la petite production marchande. C'est à partir de cette petite production marchandé qu'on passe

« de la propriété naine du grand nombre [à] la propriété colossale de quelques-uns, cette douloureuse, cette épouvantable expropriation du peuple travailleur ». (*ibid.*, p. 1238)

Marx ne se cache pas l'étroitesse de la petite production marchande, mais il n'en marque pas moins comme une nostalgie d'une époque où le travail, où le « peuple travailleur », était en harmonie avec son travail et les conditions sociales de celui-ci. Le travail et la propriété était réunis. Cela postule la possibilité d'un travail qui ne soit pas exploité, la possibilité d'une coexistence pacifique du travail ouvrier (collectif) et de la propriété (coopérative). Les producteurs privés et indépendants, le « peuple travailleur » de la première section du *Capital* préfigurent les travailleurs associés du socialisme. La valeur n'a pas besoin d'être saisie au niveau de la production parce que le travail qui est la source de la valeur ne se présente pas, dans cette section, sous la forme

du travail salarié avec toutes les horreurs que Marx décrit très bien par ailleurs, quand il parle de l'exploitation, mais plus de la valeur. D'où ma troisième hypothèse : en plaçant son analyse dans un contexte franchement capitaliste, Marx n'aurait pas pu envisager le dépassement de la valeur et de l'exploitation sous la forme d'une réconciliation du travail et de la propriété, réconciliation inévitable et nécessaire puisque le programme prolétarien conserve le travail.

2.4.2 – Quels échanges ?

Dans le premier chapitre du *Capital*, si on y prête attention, les producteurs de Marx sont toujours vendeurs, jamais acheteurs. Ils arrivent toujours sur le marché pour y présenter leur produit fabriqué, jamais pour y chercher leurs approvisionnements en outils, matières premières et subsistances. Ce non-dit est conforme à la logique générale du chapitre. La socialisation des producteurs n'a lieu qu'*après* la production, quand ils portent leurs marchandises au marché. Si, après avoir introduit l'argent, Marx avait décomposé l'échange

$$xA = yB$$

en

$$xA = \text{argent},$$

$$\text{argent} = yB,$$

on aurait vu le producteur vendre son produit contre l'argent et devenir acheteur de ses conditions de travail, c'est à dire investir, c'est à dire venir, avant de produire, *s'insérer dans la division sociale du travail*. Marx présente toujours, dans ce chapitre, les producteurs sur leur marché aval, et il néglige complètement leur marché amont. Il faut attendre le chapitre 3 du *Capital* pour voir apparaître le producteur aussi comme acheteur, après que l'échange-troc a en effet été décomposé comme indiqué plus haut. Cependant, la façon déséquilibrée dont il traite la vente et l'achat est intéressante et significative. Elle justifie que nous quittions de nouveau le premier chapitre.

2.4.2.1 – Vente

Dans le chapitre 3, Marx consacre de longs développements à la vente. Il insiste sur la division du travail, qui engendre le marché et la nécessité de passer par celui-ci pour satisfaire les besoins. Il montre la multiplication des branches, il montre même le cas d'un producteur qui ouvre une nouvelle branche par fractionnement d'un métier ancien :

« Entrelacé hier encore dans les nombreuses fonctions dont se compose un seul métier, un travail parcellaire peut aujourd'hui se détacher de cet ensemble, s'isoler et envoyer au marché son produit partiel à titre de marchandise complète » (p. 645).

Ce passage décrit exactement la façon dont la valeur se développe et gagne peu à peu du terrain. C'est précisément ce qu'il faut développer et préciser aujourd'hui. De la même façon que Roubine le fera plus tard, Marx s'engage dans un chemin qui est prometteur, mais renonce bientôt à le poursuivre parce que son point de vue sur la valeur et le rôle du marché ne l'y pousse pas. Il ne manque à son analyse que deux précisions. D'une part il faut insister sur le fait que la division du travail est ici division de la propriété aussi. Marx le dit, mais ailleurs et sans aller jusqu'au bout : la division sociale du travail fait des échangistes des « producteurs privés indépendants » (p. 646). Aller jusqu'au bout reviendrait à dire qu'ils sont propriétaires, et donc exploités d'un travail qui n'est ni propriétaire ni exploités. Et d'autre part, il faudrait dire pourquoi une fonction partielle se détache d'un ensemble plus complet. La raison est la recherche de la productivité. Je pense que la liaison entre valeur et productivité est fondamentale, et qu'elle n'apparaît jamais dans les analyses de Marx sur la valeur. À son tour, la recherche de la productivité se fonde dans l'exploitation du travail. Ces deux précisions toutes simples ont des conséquences considérables, comme nous le verrons. Dans le chapitre 3 du *Capital*, Marx considère l'aspect « vente » de l'échange pour les problèmes que le vendeur risque de rencontrer. Il insiste sur le risque de non-réalisation de la valeur :

« La division du travail transforme le produit du travail en marchandise, et nécessite par cela sa transformation en argent. Elle rend en même temps la réussite de cette transformation accidentelle » (p. 647).

« Accidentelle » est exagéré. Le mode de production capitaliste n'est pas *toujours* en situation de crise de surproduction. Mais Marx veut montrer l'absurdité du système de la valeur, son gaspillage, pour lui opposer la rationalité de la planification communiste.

2.4.2.2 – Achat

À l'opposé de la vente, Marx ne s'arrête pas longtemps sur les risques qu'encourt l'acheteur quand il investit son argent dans de nouveaux moyens de production. Va-t-il réussir à s'insérer dans la division sociale du travail ? La question ne semble pas concerner Marx. Est-ce un hasard si, les deux fois où l'on voit un producteur en position d'achat, Marx se moque de lui ? Une fois il achète une bible, l'autre fois de l'eau-de-vie. Or le tisserand qui s'achète une bible après avoir vendu son tissu a en réalité besoin de nouveaux filés, et celui qui lui a vendu cette bible a besoin de papier, ou de nouveaux livres. Pourquoi Marx néglige-t-il cet aspect du marché ? Depuis le début du *Capital*, les échanges auxquels on a assisté sont ceux des *producteurs entre eux*, qui ont besoin de moyens de travail et de subsistances pour reprendre leur activité de *producteurs*. Mais ici, Marx nous montre le tisserand et le libraire comme des consommateurs futiles.

Les développements de Marx sur la division sociale du travail devraient être assortis de considérations sur le producteur qui achète ses moyens de production, autrement dit sur la division sociale du travail en procès, sur le producteur qui s'insère activement dans la division générale du travail. En faisant passer le producteur par son marché amont, on ne supprime pas le fait que la réalisation de la valeur de la marchandise sur le marché aval est la sanction ultime, la preuve pratique, que le producteur s'est bien inscrit dans « le travail de la société tout entière ». Mais on montre que cette inscription n'est pas, de la part du producteur, un pari aveugle, un saut dans l'inconnu. Car sur ce marché amont, le producteur trouve des marchandises et des informations (des prix) qui vont guider ses choix de production. Par exemple, il va dépenser son argent à acheter des moyens de production qui lui permettent d'augmenter sa productivité, ce qui est pour lui une assurance (relative) de pouvoir vendre sa production à une valeur qui est inférieure ou égale au temps de travail moyen socialement nécessaire. Autrement dit, le passage par le marché amont nous permet de nous approcher de la façon dont la valeur est produite dans la production même. Les conditions marchandes imposent au travail même, au cœur de la production, des formes et des normes qui en font une activité spécifique au règne de la valeur, et non pas une activité humaine générale soumise à des conditions qui lui seraient imposées de l'extérieur, par le marché.

Mais Marx n'a-t-il pas prévenu cette objection ? N'a-t-il pas montré comment la valeur règne aussi dans la production ? Il faut ici faire une longue citation :

« Cette scission du produit du travail en objet utile et en objet de valeur s'élargit dans la pratique dès que l'échange a acquis assez d'étendue et d'importance pour que des objets utiles soient produits en vue de l'échange, de sorte que leur caractère de valeur est déjà pris en considération dans leur production. À partir de ce moment, les travaux privés des producteurs acquièrent en fait un double caractère social. D'un côté, ils doivent être travail utile, satisfaire des besoins sociaux et s'affirmer ainsi comme *partie intégrante du travail général*, d'un *système de division sociale du travail* (souligné par moi) qui se forme spontanément ; de l'autre côté ils ne satisfont les besoins divers des producteurs eux-mêmes que parce que chaque espèce de travail privé utile est échangeable avec toutes les autres espèces de travail privé utile, c'est-à-dire leur est réputé égal. *L'égalité des travaux* qui diffèrent entièrement les uns des autres ne peut consister que dans une *abstraction de leur inégalité réelle* (souligné par Marx), dans la réduction à leur caractère commun de dépense de force humaine, de travail humain en général, et c'est l'échange seul qui opère cette réduction en mettant en présence les uns des autres sur un pied d'égalité les produits des travaux les plus divers. » (p. 607)

Observons au passage que Marx confirme bien ici ce que nous avons déjà vu : ce qui définit le travail abstrait, c'est son caractère physiologique de dépense de muscles etc. La référence au travail de la société tout entière, à la division sociale du travail ne concerne pas la définition du travail abstrait. Cependant, elle est importante parce qu'elle pointe dans la bonne direction, celle de l'analyse de la valeur directement au niveau de la production. Mais Marx ne poursuit pas cette direction. Il ne nous dit pas en quoi consiste le fait de « prendre en considération » le caractère valeur du produit dès le stade de la production. Et il conclut sur le caractère positif, actif, de l'*échange seul* dans la transformation du travail utile, concret en travail abstrait. (Il faut noter ici que la dernière phrase du passage cité a été ajoutée par Marx au moment de la traduction française). Autrement dit, la référence à la division sociale du travail et à la nécessité pour le producteur de s'y intégrer ne l'amène pas à nous faire entrer dans la production même pour y chercher en quoi la production de valeur est une activité spécifique. C'est ce qu'il nous faudra faire plus loin.

2.5 – Le fétichisme de la marchandise

Quelle est la raison d'être de la quatrième partie, consacrée au fétichisme de la marchandise, dans le plan d'ensemble du premier chapitre du *Capital* ? La question a été posée par des générations de commentateurs. Le thème de l'absence de contrôle conscient sur la production imprègne toute la partie sur le fétichisme. Et c'est pourquoi beaucoup de commentateurs ont vu dans ces développements une théorie de l'aliénation. En produisant des marchandises, les hommes transfèrent leurs rapports sociaux dans le monde des choses, qui dicte sa loi à leur activité et leur fait croire que ces choses ont le pouvoir de régler la société, voire de produire elles-mêmes le profit, l'intérêt, la rente, etc., ainsi que cela est expliqué dans d'autres endroits du *Capital*. Il est possible que ce point de vue soit celui de Marx. En effet, on a vu que l'abolition de la valeur de Marx revient à rendre la valeur consciente d'elle-même dans le plan. La production envisagée par Marx dans la société des hommes libres ne diffère pas essentiellement de ce qui se passe dans le capitalisme, si ce n'est par cette volonté du plan de contrôler à l'avance ce que le marché contrôle après coup. De la sorte, les prolétaires reprennent le contrôle conscient d'une mécanique économique que personne ne contrôlait dans la société capitaliste. En faisant disparaître le fétichisme de la marchandise, les prolétaires suppriment l'aliénation qui caractérise les rapports sociaux marchands.

Mais si cela est vrai, pourquoi placer ce développement dans le premier chapitre du *Capital* plutôt qu'ailleurs, dans un endroit plus approprié à la mise en exergue du rôle historique du prolétariat ? Mon hypothèse est la suivante : premièrement, la fonction du sous-chapitre sur le fétichisme est moins de

montrer l'aliénation et la réification de la société marchande que de montrer qu'on peut la dépasser, qu'elle n'est pas une fatalité ; et deuxièmement, conformément à la logique dialectique même de la théorie communiste, Marx a dû assortir sa définition de la valeur d'une présentation du point de vue à partir duquel il parlait, à savoir la valeur abolie.

La partie sur le fétichisme dit de long en large l'absence de contrôle conscient des hommes de la société marchande sur leur activité productive, l'absence de rapports personnels entre les hommes, l'opacité des rapports sociaux réifiés. Comment ne pas entendre que la révolution communiste a pour objectif de faire passer les rapports sociaux sous le contrôle de la conscience, de les rendre transparents ? Même si Marx n'avait pas mis dans son texte les développements où il compare la société marchande à d'autres mode de production, le message serait évident. Mais, il a mis ces comparaisons. Il a montré qu'il existe des formations sociales où les rapports entre les hommes sont personnels et transparents, même si ce sont des rapports d'exploitation (Marx prend l'exemple de la société féodale). Mais surtout il propose un développement très significatif sur le communisme, sur la « réunion d'hommes libres » travaillant en commun « d'après un plan concerté » (p. 613). Marx conclut cette description de la société communiste en disant que, grâce au plan concerté,

« les rapports sociaux des hommes dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent ici simples et transparents dans la production aussi bien que dans la distribution ». (p. 613)

Ce passage est probablement le plus explicite et le plus détaillé du *Capital* sur le communisme. On peut, de nouveau, se demander pourquoi Marx ne l'a pas mis ailleurs, par exemple à la fin du Livre I, dans le chapitre 32 sur la *Tendance historique l'accumulation capitaliste*. Le fait qu'il soit ici, au début du livre, semble confirmer mon hypothèse sur la raison d'être des développements sur le fétichisme à cet endroit. La partie que Marx consacre à la réification des rapports sociaux nous parle en réalité de son contraire, de la liberté et de la conscience dans la société communiste. Marx dénonce la société de la valeur et, ce faisant, donne le point de vue d'où il l'appréhende. Il considère qu'on ne peut pleinement comprendre la valeur qu'en ayant pensé aussi son dépassement. La raison d'être de la partie sur le fétichisme dans le premier chapitre du *Capital*, c'est donc moins de mettre en place la mécanique de la loi de la valeur que de faire comprendre que la valeur est aliénation, qu'elle doit et peut être abolie. La thématique de l'aliénation a chez Marx une importance aussi grande en raison de la façon même dont le dépassement de la valeur est envisagé. La révolution selon Marx doit rendre au travail le contrôle de son activité. Pour ce qui nous concerne ici, peu importe que cette désaliénation ne corresponde pas à notre point de vue sur le rapport entre capitalisme et communisme. Il suffit de comprendre que Marx développe la question du

fétichisme à cet endroit du *Capital* parce que c'est là qu'il définit la valeur, et que cette définition ne peut pas être achevée sans donner le point de vue de son dépassement. Ne serait-ce que par le côté provocateur du terme même de fétichisme, on comprend que Marx en parle pour dire en fait son contraire, l'activité libre et consciente des travailleurs associés. Quoi qu'on pense aujourd'hui de ces formules, la démarche d'ensemble est la bonne : parler des catégories du capital du point de vue de leur dépassement.

CHAPITRE 3 – REPRENDRE LA THÉORIE DE LA VALEUR

3.1 – Point de départ : le capital reposant sur ses propres bases

Sans le dire explicitement, Marx place son analyse de la valeur dans un cadre qui ressemble de près à la production marchande simple. Roubine revendique explicitement ce contexte pré-capitaliste par souci de simplification. Pour notre part, considérant que l'anatomie de l'homme est la clé de l'anatomie du singe, nous placerons notre réflexion dans le cadre de la société capitaliste pleinement développée. Les formes de la valeur trouvent toute leur expansion dans la société capitaliste moderne. Comme de plus nous connaissons maintenant toutes les difficultés qu'on rencontre à vouloir définir la valeur, et tout particulièrement le travail abstrait, à partir du marché, notre point de départ sera la production capitaliste reposant sur ses propres bases. Comment se présente-t-elle ?

Pour un regard non averti, la société capitaliste apparaît comme une fourmilière travaillant sans répit à produire des biens qui sont d'une utilité relative pour ceux qui les produisent. Ce qui apparaît d'abord comme production pour la production se comprend en réalité comme recherche du profit. Dans le mode de production capitaliste, rien ne justifie la production d'un objet quelconque si ce n'est la rentabilité de cette production. Et ce profit qui est si important, qui est si recherché par le capitaliste n'est pas tant destiné à sa jouissance qu'à être réinvesti dans une nouvelle production, qui a son tour devra engendrer des profits, etc. En comparaison de la richesse qu'engendrent leurs entreprises, les capitalistes ne sont pas de grands jouisseurs, comme l'étaient par exemple les aristocrates de l'ancien régime. Le confort et les fastes de la vie des capitalistes ne sont qu'un à côté de leur vraie richesse, ne sont pas le but de leurs efforts. Leur vraie richesse, c'est la *valeur* de leur capital. La valeur, tel est l'objet de nos investigations dans le présent chapitre.

Dans le premier chapitre du *Capital*, Marx place son analyse de la valeur dans une société où les « producteurs » travaillent et échangent leurs produits. Pour notre part, nous partons de la société capitaliste développée. On y trouve de nombreuses catégories sociales différentes, des métiers plus ou moins bien payés, des chômeurs et des actifs, des cadres et des techniciens, etc. Mais pour notre analyse, il suffira de dire que la société capitaliste est composée de deux classes : les capitalistes, qui possèdent les moyens de production et organisent le travail qui valorise leur capital, et le prolétariat, qui travaille sous la contrainte du dénuement où il se trouve en raison du monopole de la propriété capitaliste sur les moyens de travail. Telle est la

logique du mode de production capitaliste : les prolétaires travaillent sans cesse pour ne toucher qu'un minimum qui leur permet juste de continuer à travailler, tandis que les capitalistes, anxieux de survivre dans la jungle concurrentielle, accumulent sous forme de capital la richesse qu'ils retirent de l'exploitation des travailleurs sans en jouir vraiment.

Cette vision simplifiée des classes dans le mode de production capitaliste évacue évidemment la question des classes moyennes, qui sont un support significatif de la consommation finale. Il est impossible de développer ici une analyse approfondie justifiant cette simplification, déjà revendiquée, mais dans un autre contexte, par Gorter dans sa polémique contre Lénine. Disons simplement que l'importance et la prospérité des classes moyennes est une exception historique (les trente glorieuses) et géographique (l'occident et le Japon). Les classes moyennes dans les pays émergents ne sont pas aussi opulentes que leur consommation ostentatoire pourrait le faire croire. Cela contribue à expliquer la vigueur de l'accumulation du capital dans ces zones.

Dans notre modèle simplifié, donc, capitalistes et prolétaires, chacun à son niveau, vivent sans jouir de la richesse qu'ils produisent parce que cette richesse se définit comme valeur à valoriser. Mais alors que produisent-ils ? Ils produisent d'une part des moyens de subsistance pour les prolétaires, afin que ceux-ci puissent se reproduire et continuer à travailler, et ils produisent les moyens de production qui sont requis pour que les prolétaires, plus nombreux à chaque cycle, puissent travailler pour ces capitaux qui s'accumulent et grossissent. Dire que le mode de production capitaliste se caractérise comme production pour la production, c'est dire, dans un premier temps, qu'il ne produit que des moyens de travail (matières premières, machines, logiciels, etc.) pour faire travailler les prolétaires, et des subsistances¹⁵ pour qu'ils se reproduisent (cela est la même chose que les producteurs de Marx produisant les uns pour les autres et échangeant entre eux). Les capitalistes aussi doivent se reproduire. Le système de production comporte donc un segment supplémentaire, destiné à la consommation des capitalistes. Il faut traiter cette question dans un développement à part, en même temps que la question du travail productif. Cela sort du présent exposé¹⁶.

3.2 – Interdépendance et multiplication des capitaux

Marx évoque plusieurs fois la question de l'insertion du producteur privé indépendant dans la production sociale générale, mais c'est le plus souvent de

15. Dans tout ce qui suit, nous employons « subsistances » pour désigner le panier de marchandises nécessaires à la reproduction des prolétaires.

16. Le lecteur intéressé trouvera un analyse détaillée de cette question dans Bruno Asarian, *L'abolition de la valeur*, Éditions Entremonde, Genève, 2016, chapitre 4.

façon incidente. Le « travail de la société tout entière » et sa division ne sont pas au cœur de son analyse de la valeur. Reprenons le passage que nous avons déjà utilisé, extrait du Chapitre III du *Capital*, où Marx montre comment un travail parcellaire se détache de son unité d'origine pour devenir un métier à part entière fabriquant une marchandise de plein droit là où auparavant il n'y avait qu'un élément intermédiaire dans un procès unifié (cf. chapitre 2.4.2).

Ce passage est intéressant autant pour ce qu'il dit que pour ce qu'il ne dit pas. En effet, il dit :

- qu'un nouveau métier se crée par fractionnement d'un ancien métier, plus complet ou par « invention » de nouveaux besoins. Il montre ici comment la division du travail se fait comme division de la propriété. Un métier unique se scinde en deux métiers séparés, chacun proposant maintenant comme une marchandise de plein droit ce qui pourrait apparaître comme un produit partiel par rapport au produit ancien du métier unique. De la même façon, le capital de la société tout entière produit sans cesse des rejets, des capitaux nouveaux qui proposent au marché des marchandises partielles correspondant à des sous-ensembles de ce qui était auparavant produit par un seul capital, ou des marchandises nouvelles correspondant à des besoins nouveaux. La production capitaliste s'est développée comme multiplication de capitaux nouveaux, comme division sans cesse renouvelée de la propriété capitaliste. C'est de cette façon que sont nés et naissent chaque jour les « producteurs privés indépendants » de Marx.
- Marx dit aussi, dans ce passage, que le producteur doit légitimer sa place dans la division sociale du travail. Il faut que le travail ait été dépensé sous une forme utile. Or, avons-nous dit, la production capitaliste est, fondamentalement, production de moyens de production et de subsistances. Avant même de parler du temps de travail consacré à son produit, la première condition de légitimité d'un nouveau producteur, c'est donc de produire un objet qui puisse servir soit de moyen de production pour un autre capital, soit de moyen de subsistance pour les prolétaires. Cette condition est nécessaire, mais non suffisante. Nous allons voir qu'elle doit être assortie d'autres conditions, mais elle nous suffit pour le moment pour dire que *produire de la valeur, c'est produire des moyens de production (y compris les subsistances) pour un autre capital*. Marx dit souvent que la nature exacte du besoin que satisfait la marchandise importe peu, et qu'il ne faut pas porter de jugement sur sa validité. S'il y a un marché pour des gadgets inutiles qu'on vend aux prolétaires, c'est que ces gadgets font partie des subsistances nécessaires à leur reproduction, peu importe que ce soit d'un point de vue physique, chimique, physiologique ou symbolique. D'autre

part, cet aspect de la production de subsistances « symboliques » est marginal dans la production générale de la branche II, qui s'occupe principalement de fournir aux travailleurs des logements, des autos, des habits, de la nourriture, etc. Enfin, il faut garder à l'esprit qu'une part importante de la production capitaliste est faite de moyens de production (branche I : machines, matières premières, etc.), et que là, le besoin à satisfaire est certainement plus spécifié, moins laissé au caprice, que dans la branche II. Rappelons de plus que nous ne tenons pas compte ici de la production des capitaux improductifs.

Venons-en à ce que, dans le passage cité plus haut, Marx *ne dit pas*.

- Il ne dit pas, du moins pas complètement, comment le producteur nouveau fait sa place dans la division du travail. Nous avons donné un premier élément de réponse, la condition nécessaire pour que cette insertion soit réussie. En l'occurrence, il faut que le capitaliste concerné propose au marché des marchandises qui puissent servir de moyens de production ou de subsistance pour les autres capitaux. C'est la règle fondamentale de la conservation et de l'accroissement de la valeur : la production nouvelle doit pouvoir fonctionner comme capital. Nous verrons plus loin les autres conditions de la « légitimité » de notre nouveau producteur au sein de la communauté des capitalistes.
- Et Marx ne nous dit pas pourquoi un métier, c'est-à-dire un producteur, se détache et s'individualise comme producteur privé indépendant. La réponse est que la multiplication des capitaux n'a d'autre mobile que la recherche d'une meilleure rentabilité par rapport aux capitaux déjà existants. Vu que cette rentabilité s'analyse en fin de compte comme exploitation du travail, on doit conclure que la généralisation de la valeur existe comme approfondissement de l'exploitation du travail. Nous l'avons déjà dit et nous y reviendrons (voir plus bas 3.3.1) : la vraie raison d'être de la valeur, c'est l'augmentation de la productivité pour le renforcement de l'exploitation du travail.

Pour le moment, le développement de la valeur nous apparaît donc comme une multiplication de capitaux individuels cherchant à servir les besoins les uns des autres par leurs marchandises, ainsi que ceux de leurs travailleurs. À ce stade, la valeur apparaît comme la mécanique en vertu de laquelle chaque procès de production privé reçoit ses conditions d'un autre, qui ne le connaît pas. Et tous ces capitaux s'efforcent de convaincre le plus de capitalistes et de prolétaires possibles de l'utilité et de l'efficacité de leurs propres produits pour leur propre reproduction. Cette mécanique définit l'*interdépendance* des capitaux entre eux. Marx, de son côté, insiste surtout sur l'*indépendance* du producteur privé.

Historiquement, la valeur a imposé sa loi en fournissant aux membres de communautés plus ou moins autarciques des *marchandises* qui satisfaisaient mieux le besoin auparavant couvert par un produit fabriqué en interne. Telle est du moins la façon habituelle de présenter l'origine de la valeur : un surplus inutilisable apparaît dans une communauté, qui cherche donc à l'échanger contre un produit dont elle ne dispose pas, ou pas assez.

« Un objet utile dépasse par son abondance les besoins de son producteur, il cesse alors d'être une valeur d'usage pour lui et, les circonstances données, sera utilisé comme valeur d'échange. » (*Capital*, L. I, ch. II, Pléiade, p. 623.)

Cette façon de voir néglige le plus souvent la question du processus qui fait apparaître un surplus à l'intérieur de la communauté. Or, à moins de n'envisager que des explications purement accidentelles (climatiques par ex.), l'apparition renouvelée d'un surplus échangeable a pour cause une hausse de la productivité du travail au sein de la communauté. Que ce surplus, avant d'être échangé, soit approprié collectivement ou individuellement ne change rien au fait qu'on assiste là à un accroissement de l'exploitation du travail par le non-travail, qui va en tant que tel procéder à l'échange du surplus. De la sorte, ce n'est pas l'échange accidentel qui, en se généralisant, entraîne la production de marchandises à l'intérieur de la communauté. Mais c'est l'exploitation du travail au sein de la communauté qui fait apparaître la possibilité de l'échange du surplus pour le diversifier. Les avantages obtenus grâce à l'échange avec l'extérieur constituent ensuite un puissant motif d'un développement supplémentaire de la productivité à l'intérieur de la communauté. Ce qui revient à une exploitation plus intense du travail dans cette communauté. Et à son tour, la recherche de la productivité va entraîner la fragmentation de la communauté sous l'effet du couple division du travail/division de la propriété, autrement dit va entraîner l'apparition de producteurs privés indépendants nouveaux et l'élargissement de la sphère de la valeur.

Quand la production de valeur a pris sa forme adéquate de capital, le mouvement de généralisation de la valeur se réalise principalement comme multiplication des capitaux individuels. Dans tous les cas, ce qui est à l'œuvre, c'est la continuelle et nécessaire division et subdivision de la propriété, la création sans cesse renouvelée de « producteurs privés et indépendants », condition fondamentale de la forme valeur (nous verrons plus loin, au § 3.3.1.2, que cette nécessité de la multiplication continuelle des capitaux ne va pas sans une tendance contraire, celle de leur fusion/concentration).

Dans les développements de Marx sur la valeur, il y a une dichotomie très marquée entre la solitude du producteur privé indépendant dans son acte de production et sa socialisation au moment où il arrive sur le marché pour *vendre* son produit. En négligeant, comme nous l'avons vu, le fait que les produc-

teurs sont tout autant acheteurs que vendeurs, Marx met plus en évidence leur indépendance que leur interdépendance. Tous les produits convergent vers le marché pour être vendus à une demande qui n'est pas spécifiée. Marx dit bien que les producteurs échangent *entre eux*, mais sans en tirer toutes les conséquences, et même en passant à côté du problème quand il montre le tisserand achetant une bible avec l'argent du tissu (cf. chapitre 2.4.2) Dans leur interdépendance, les producteurs privés doivent à chaque fois refaire la preuve qu'ils sont légitimes dans la division sociale du travail. Cela impose à leur produit de respecter des conditions déterminées, auxquelles sont aussi soumis les produits que leur proposent leurs propres fournisseurs. Chez Marx (et chez Roubine), l'impact du marché sur le travail du producteur est vu seulement comme choc en retour, représentation mentale, prix imaginé. Nous allons voir que c'est beaucoup plus que ça.

Des capitaux individuels qui se multiplient et produisent les uns pour les autres, telle est donc la forme que prend la production de richesse dans le mode de production capitaliste. Ces capitaux se rapportent les uns aux autres par l'échange, et les biens qu'ils échangent ont la forme de marchandises. C'est ce dernier point (la marchandise) qui détermine le point de départ de l'analyse marxienne. Pour notre part, en plaçant notre point de départ dans la production plutôt que sur le marché, nous nous sommes en quelque sorte placés en amont du premier chapitre du *Capital*, au chapitre zéro. Avant d'échanger entre eux, les producteurs privés *travaillent* les uns pour les autres.

3.3 – Le travail producteur de valeur (travail abstrait ?)

On veut montrer ici que ce travail qui crée la valeur est *concrètement* formaté pour cela, indépendamment du processus particulier qui le concerne. On va donc montrer que le travail abstrait n'est pas si abstrait que ça, qu'on peut en parler concrètement. Le marché, qui reste la sanction finale incontournable de la réalisation de la valeur, n'est pas une instance que les producteurs découvrent après une journée d'efforts où ils se seraient contentés de « penser » au marché. Dans leur travail, *quel qu'il soit*, ils ont pris des dispositions *concrètes* pour assurer leur insertion dans la division générale du travail, pour garantir autant que faire se peut que leur séparation de capitalistes privés est bien aussi socialisation, en tant que fournisseurs des autres procès de production qui les entourent.

Quand Marx parle de travail abstrait, c'est pour dire qu'il faut faire abstraction des déterminations utiles, concrètes, de tout travail pour dégager ce que tous les travaux concrets ont en commun. Mais, comme nous l'avons vu, la définition (principale) que Marx donne du travail abstrait ne convient pas, au sens où elle ne définit pas une forme directement sociale, mais un

processus physiologique qu'il faut ensuite placer dans les conditions de la société marchande pour qu'il devienne travail abstrait producteur de valeur.

Pour notre part, nous voulons montrer que si on fait abstraction de toutes les déterminations particulières des travaux qui produisent les marchandises, il leur reste en commun des caractéristiques pratiques *sociales* (et non physiologiques) qui permettent de définir en général le travail qui produit la valeur. On verra ensuite s'il faut appeler ce travail abstrait ou autrement. Pour cela, nous partons de ce que Marx évoque parfois mais n'exploite pas jusqu'au bout : le producteur privé indépendant doit faire la preuve de sa légitimité, doit prouver qu'il est bien inséré dans le « travail de la société tout entière ». Nous avons dit plus haut que la première condition pour cela est qu'il produise des moyens de production (y compris des subsistances) pour d'autres procès de production privés indépendants de lui. On va voir maintenant que cette condition nécessaire se décline, pour tout procès de production particulier, en deux contraintes qui s'appliquent quel que soit le procès de production particulier, quelle que soit la valeur d'usage produite. De même que tout travail est, chez Marx, dépense de force humaine de travail, nous dirons que tout procès de production de marchandises est aussi recherche de *productivité* et de *normalisation*. Ces deux paramètres ne sont pas quelque chose que le producteur privé invente plus tard, quand il veut améliorer sa pénétration des marchés. Ils font partie du travail producteur de marchandises en tant que production de producteurs privés, séparés du travail général de la société et en même temps partie prenante de ce travail général. Par la recherche de la productivité et de la normalisation, le producteur n'a pas le marché « en vue », « dans la tête », mais il a bien dans ses mains, dans son usine. Comme on va le voir, cette définition de ce qui reste quand on fait abstraction des particularités d'un travail concret a l'avantage de produire un contenu spécifiquement et directement social. À l'opposé, la dépense de force humaine, de nerfs et de muscle, est une donnée physiologique qui n'est pas propre à une forme sociale de production, ni même à la production en général, puisqu'on la trouve dans toute activité humaine qui n'est pas strictement immobile et inconsciente !

Si cela est vrai, cela implique qu'il faut remettre en perspective l'analyse marxienne sur deux points de son analyse : la notion de temps de travail socialement nécessaire et celle de valeur d'usage.

3.3.1 – Productivité

3.3.1.1 – Productivité et temps de travail socialement nécessaire

La notion de productivité est inséparable de celle de valeur. On pourrait dire que la valeur a été « inventée » pour augmenter la productivité du travail. Quant à la raison de l'augmentation de la productivité du travail,

c'est évidemment dans l'augmentation du surplus, dans le renforcement de l'exploitation, qu'il faut la chercher. Le mécanisme de la plus-value relative est la vérité de ce processus, mais il est à l'œuvre, sous d'autres formes, dans tout le développement historique de la valeur, pré-capitaliste et capitaliste. L'exploitation du travail, quant à elle, n'a pas besoin d'être expliquée ici.

Revenons au propos de Marx sur la légitimité du producteur privé indépendant. Marx répond qu'il faut que son travail soit utile, et nous reviendrons tout à l'heure sur cette question. Et il nous dit aussi que, pour que la marchandise « utile » soit acceptée, il faut qu'elle ait été produite dans le temps de travail moyen socialement nécessaire. Comme nous l'avons vu (§ 2.3), cette définition n'inclut pas la concurrence dans les « conditions normales » de la production. Or la concurrence entre les producteurs fait partie de leur statut de producteurs privés indépendants. Elle est un des aspects de leur socialisation dans la séparation. On ne peut pas dire « producteur privé » au singulier, et dès qu'on le dit au pluriel, on dit « concurrence » tout autant qu'« échange ». Ainsi que nous l'avons vu précédemment, chaque producteur indépendant est nécessairement et constamment à la recherche de sa productivité *maximale*. Les conditions même de l'existence de la forme valeur nous obligent donc à parler de moyenne des *temps minima* des producteurs.

Cette tension permanente, indissociable de la production de valeur, transforme tout procès de production de façon concrète et perceptible. Il ne s'agit pas seulement de l'intensité du travail vivant, toujours soucieux de ne pas perdre de temps. Il s'agit aussi des procédés de travail. Quel que soit son contenu concret, tout travail producteur de valeur doit toujours vérifier que les méthodes employées sont les plus efficaces et donc toujours remettre en cause ses procédés de production. Le travail producteur de valeur inclut en lui-même le travail sur soi-même (recherche et développement). Le développement des forces productives est inclus dans la notion même de valeur.

Dans la recherche de la définition du travail producteur de valeur, peu importe les façons concrètes, historiques, par lesquelles le producteur recherche et obtient une augmentation de sa productivité. Ce qui compte ici, c'est que cette recherche est au cœur même de son travail en tant qu'il produit des marchandises. Dans les analyses de Marx, la face concrète du travail n'existe que comme qualification, habileté, spécificité technique. Et là, elle est propre à chaque procès de travail particulier. Mais ce qui existe aussi concrètement dans *tout* procès de travail produisant des marchandises, c'est la lutte contre le temps. L'économie, dit Marx quelque part, c'est l'économie du temps. Produire une chaise-marchandise est une activité concrètement différente de produire une chaise sans phrase, une chaise pour soi. Parlant de Robinson Crusoe, Marx décrit la façon dont celui-ci répartit son temps de travail en fonction de ses besoins et de ses ressources. Robinson note le temps de

travail que lui coûtent les objets qu'il produit, et « on trouve là, dit Marx, toutes les déterminations essentielles de la valeur » (p. 611). En réalité, il en manque une, la concurrence. Robinson est maître de son temps, pour autant que quiconque peut l'être. Le producteur de marchandise n'a pas ce confort. Le temps ne lui appartient pas. Il est continuellement obligé de trouver des façons d'augmenter sa productivité. Cela fait partie, très concrètement, du travail quotidien de tout producteur de marchandise. Dès lors que le temps de travail moyen socialement nécessaire se définit comme *la moyenne des temps de travail minima de chaque producteur*, le travail ne peut plus se définir simplement comme échange organique avec la nature. Il faut inclure dans la définition du travail le travail sur le travail, c'est-à-dire la modification continue des méthodes, des matières premières, des produits eux-mêmes, et ce dans le but de gagner du temps et de légitimer sa place dans le travail social général.

3.3.1.2 – Concurrence et monopole

La production de la valeur comme forme suppose que le travail social soit divisé entre des propriétaires distincts se rapportant les uns aux autres par l'échange. Pour ce qui est de la théorie de la valeur, Marx s'arrête là : les producteurs privés indépendants n'ont entre eux que des rapports d'échange. Ces échanges se font entre producteurs de secteurs différents, puisque les valeurs d'usage qui s'échangent doivent être distinctes. Mais les producteurs sont aussi, au sein d'une même branche, dans un rapport de concurrence. Ce deuxième rapport mérite qu'on s'y arrête.

Il y a dans le développement du capital, deux tendances opposées. D'un côté, la recherche du profit suscite à tout moment la formation de nouvelles entreprises qui trouvent dans un produit nouveau ou renouvelé l'occasion de se « légitimer » dans le travail social général. C'est par cette recherche incessante du profit, condition de la survie des capitaux individuels, que la valeur étend peu à peu son emprise sur tous les secteurs de la production. Dans ce mouvement, la plus-value produite par les différents capitaux s'accumule sous forme de capitaux nouveaux plutôt que comme agrandissement du capital d'origine. Il n'est pas important ici de savoir dans le détail par quel mécanisme financier ou autre la plus-value d'un capital A s'accumule sous forme du capital B. Ce qui compte, c'est la multiplication des « producteurs privés », qui engendre la forme valeur de produits qui, auparavant, ne l'avaient pas.

D'un autre côté, chaque capital individuel cherche, tout aussi naturellement, à atteindre une taille telle qu'il ait une position mono- ou oligopolistique sur son marché. Favorable à la valorisation du capital individuel, le monopole est contraire aux intérêts du capitalisme en général. Il extorque aux autres capitalistes, au travers de prix supérieurs au prix de production, une part de la plus-value sociale. Cette ponction ralentit leur accumulation. Mais cela est-il

vraiment dommageable pour les capitalistes en général ? En fin de compte, la plus-value qui ne s'accumule pas dans les capitaux qui subissent la ponction des monopoles va s'accumuler chez ces derniers. N'est-ce pas là l'essentiel ? Justement pas. La légitimité des nouveaux capitaux dans la division générale du travail repose sur l'avantage de productivité dont ils disposent et dont ils font profiter leurs clients, les autres capitaux, par les prix plus bas que leur impose la concurrence. Au contraire, un monopole s'efforce de garder par-devers lui de tels avantages, de sorte que les gains de productivité qu'il obtient ne profitent pas aux autres capitaux. Les mono- et oligopoles existent grâce aux barrières qu'ils érigent contre l'entrée de nouveaux capitaux dans leur branche. Cela constitue évidemment un frein à la multiplication des capitaux individuels et entraîne un ralentissement de la hausse de la productivité sociale générale, ce qui entrave l'accumulation du capital social. Il y a identité entre le développement de la valeur comme forme, la multiplication des capitaux indépendants et la hausse de la productivité.

Le club des capitalistes se moque de la forme valeur, mais il est très sensible au problème de la productivité générale du capital social. Et cela, fondamentalement, parce que la hausse de la productivité engendre la production de plus-value relative. On revient toujours à l'exploitation du travail comme la racine fondamentale du développement de la valeur. C'est la raison pour laquelle les États, qui ne sont pourtant pas les ennemis des grands monopoles, n'ont jamais cessé de surveiller la concurrence entre les entreprises afin d'assurer qu'elle joue toujours son rôle. Il s'agit simplement de faire respecter les règles internes du club, lesquelles assurent le développement de la valeur et de la productivité.

3.3.2 – Normalisation

3.3.2.1 – *Utilité des objets et valeur d'utilité des marchandises*

Pour comprendre ce que signifie la normalisation des objets et des activités dans le règne de la valeur, partons de la différence entre utilité et valeur d'usage. Cette différence est absente dans le premier chapitre du *Capital*, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 2. Marx et Engels se contentent de dire qu'il faut que l'objet soit utile pour l'autre. Mais, pour eux, cette utilité pour l'autre n'affecte pas l'objet dans son intimité. Elle dit seulement que le producteur doit produire un objet qui puisse satisfaire le besoin d'un autre. Or cet autre dont le producteur veut satisfaire le besoin n'est connu qu'imparfaitement, parce qu'il est lui aussi un producteur *privé* et *indépendant*. Il est fondamentalement séparé de lui. Seule la vente de la marchandise confirmera que le pari fait par le producteur était le bon. La normalisation du produit, comme nous allons le voir, fait partie de ce pari inhérent à la production de marchandises.

Comme la recherche de la productivité, elle est la marque *dans la production* de la séparation des producteurs privés indépendants. À ce titre, la normalisation imprime à l'utilité de l'objet une marque nettement sociale. J'emploierai le terme de *valeur d'utilité* pour marquer que l'utilité de la marchandise n'est pas naturelle. La *chose* produite est fondamentalement une *marchandise*. Le terme de valeur d'usage est trop connoté comme ce qui est naturel, ce qui est le simple support de la valeur d'échange, comme ce qui est bien par rapport au mal de la valeur d'échange pour qu'on puisse le conserver. La valeur d'utilité doit donc être comprise comme une catégorie pleinement sociale, appartenant de plein droit à la théorie de la valeur. Essayons de voir cela de plus près.

Lorsque, dans les modes de production pré-capitalistes, la division du travail se concrétise en division de la propriété, on assiste à la dissolution d'une forme de communauté et à l'élargissement du règne de la valeur. Dans la *Critique de l'Economie Politique*, et plus encore dans le premier chapitre du *Capital*, Marx considère la valeur comme donnée. Il ne s'intéresse pas à son apparition historique, ou seulement par brèves allusions. Par exemple, Marx note sans insister que « en général, des objets d'utilité ne deviennent des marchandises que parce qu'ils sont les produits de travaux privés exécutés indépendamment les uns des autres »(p. 606). Or c'est précisément ce processus qu'il faut examiner, où, sur la base de la division du travail, les producteurs privés apparaissent dans leur indépendance *et* leur interdépendance.

Lorsqu'un procès de travail, s'étant spécialisé, se sépare de la communauté dans laquelle il trouvait sa base et son « débouché », il perd la particularité de cette communauté et doit accéder à un degré de généralité qui permette son insertion dans l'interdépendance sociale des travaux qui est en train de se créer et dont il ne connaît pas, ou mal, les paramètres. Nous avons déjà vu les impératifs de productivité que cela impose au producteur devenu indépendant. Mais il y a plus. Le travailleur qui produit une table pour sa famille produit la table dont celle-ci a besoin avec les moyens dont elle dispose. Dès lors qu'il est devenu menuisier indépendant, le travailleur doit faire des tables capables de répondre à différentes manifestations du besoin de table qu'il ne connaît pas ou peu, puisqu'il est un producteur privé. L'objet table s'en trouve *concrètement modifié*. Sauf exception, les marchandises fabriquées ne le sont pas à la demande, mais pour un marché, avec tous les aléas que cela comporte. Pour être sûr de rencontrer la demande dont il a besoin pour vendre ses tables, le producteur privé doit concevoir l'objet qui puisse servir de table dans des conditions variées (et inconnues) différentes de celles de la communauté d'origine de notre menuisier – on peut dire la même chose d'un capitaliste qui veut vendre sur des marchés d'exportation un produit qui se vend bien sur son marché intérieur. Il faut que la table ne soit ni trop grande ni trop petite, ni trop lourde ni trop légère, qu'elle puisse servir à

la cuisine mais aussi ailleurs, etc. Et si le menuisier se spécialise en table de cuisine uniquement, la même recherche de normalisation sera nécessaire : comment fait-on la cuisine dans les villages/pays voisins, quelle est la taille de la pièce dévolue à la cuisine, etc. Bref, la table concrète qu'il fait doit en quelque sorte s'approcher du « concept » de table. C'est en ce sens que la table comme objet utile doit devenir la table comme *valeur d'utilité*. C'est une des conditions de son échangeabilité. Marx dit que la marchandise en train d'être produite est déjà échangée « en pensée ». Nous comprenons maintenant que c'est plus que cela. C'est bien dans l'activité immédiate du producteur que l'échange est déjà présent. L'échangeabilité de l'objet produit ne dépend pas seulement de la valeur d'échange, du temps de travail socialement nécessaire qu'il a requis, mais aussi de la forme matérielle par laquelle il vise le besoin à satisfaire. Pour prendre son dîner dans sa ferme autarcique, le paysan peut s'asseoir sur un billot. Pour le menuisier indépendant, satisfaire le besoin de siège passe par la fabrication de chaises « moyennes ». Appelons *normalisation* ce processus dans lequel l'utilité du produit devient valeur d'utilité.

En vertu de ce processus de normalisation, la marchandise qui satisfait un besoin particulier a une forme matérielle (une valeur d'utilité) plus générale que cette particularité. En raison de la séparation où se trouve le producteur vis à vis de la manifestation de ce besoin, elle doit pouvoir répondre à plusieurs manifestations particulières du besoin (chaise d'église, chaise de ferme, chaise de bureau...). Cette considération de normalisation vient avant même les avantages qui en découlent du point de vue de la productivité du travail qui produit des marchandises (voir plus loin). Elle est la conséquence immédiate et inévitable de l'apparition du fameux producteur privé indépendant. Dans le processus de la division sociale du travail, le producteur indépendant n'attend pas de se trouver sur le marché pour annoncer qu'il veut s'insérer dans le travail social général. Il le fait dès le départ non seulement dans le choix de l'objet qu'il va produire, mais aussi dans la forme de valeur d'utilité qu'il donne à l'objet pour lui permettre de satisfaire un éventail de besoins qu'il ne connaît qu'imparfaitement dans leur particularité, non pas par ignorance, mais en raison de sa position sociale de producteur privé indépendant. On sait que les meilleures études de marché ne garantissent pas le succès d'un produit. On ne peut pas poser l'existence de la valeur et de la marchandise sans la notion de normalisation. Cette dernière découle des conditions de production des producteurs privés. Et il découle de ces conditions que, comme la productivité, la normalisation n'est jamais un fait acquis, mais une recherche permanente d'adéquation du produit à des besoins qui ne sont connus qu'imparfaitement. Le producteur est séparé des autres producteurs et de leurs besoins, et ceux-ci n'ont aucune raison de ne pas évoluer constamment. C'est même le contraire qui se passe, les

conditions sociales de la production de valeur impliquant un bouleversement constant des conditions de production. La recherche de normalisation est donc un processus permanent et généralisé, quelle que soit la valeur d'utilité produite.

Lorsqu'un nouveau capital se forme sur la base d'un nouveau produit, il vise en même temps la particularité, pour s'imposer dans la division générale du travail, et la généralité, pour être sûr de rencontrer un large éventail du besoin qu'il vise et pour assurer ses volumes. La particularité peut souvent être illusoire (un changement mineur dans un produit déjà connu et répandu, par exemple une nouvelle fonction dans un téléphone portable), mais elle peut aussi être très réelle, comme par exemple dans l'introduction des premiers téléphones portables. Dans le premier cas, la normalisation est déjà établie par les concurrents et notre capitaliste tente de la modifier à la marge. Dans le deuxième cas, la tâche du capitaliste est d'imposer sa valeur d'utilité comme la norme du marché nouveau qui émerge. On sait à quelles furieuses batailles concurrentielles cela donne lieu.

La valeur d'utilité est une catégorie de la valeur, de la société, et non pas de la nature. Pour Marx, la valeur d'usage n'est qu'un support de la valeur d'échange. Pour nous, la valeur d'utilité fait partie de la forme *sociale* marchandise, elle est la marque de la valeur dans l'objet. Et quand il s'agira d'abolir la valeur, la valeur d'utilité ne sera pas préservée au nom de l'utilité de la chose. Au contraire, la distinction faite entre utilité et valeur d'utilité annonce pour le communisme une activité productive où la *particularité* des besoins et des objets utiles qui les satisfont sera pleinement en jeu, de même d'ailleurs que la particularité des activités qui les produisent.

3.3.2.2 – Normalisation du travail

Car la normalisation du produit s'accompagne nécessairement de celle de l'activité qui le fabrique. Le travail qui produit la marchandise n'est pas le travail en général. Nous avons vu que, pour Marx, le travail qui produit la marchandise n'est pas substantiellement différent de celui qui ne la produit pas, dans le communisme marxien par exemple, ou dans les modes de production pré-marchands. Or l'activité de production de table-marchandise est concrètement différente de celle qui fabrique la table du paysan autarcique. Elle ne peut plus être bricolée avec les moyens du bord. La normalisation de l'utilité de l'objet fabriqué entraîne celle des procédés de travail. Ces considérations viennent avant même de considérer l'organisation du travail en vue de gains de productivité. Elles conditionnent l'échangeabilité de la marchandise. De même que l'objet table est normalisé comme valeur d'utilité de la table, de même le travail qui la produit ne peut plus avoir les particularités du travail autarcique. Supposons que la norme table est, à un moment donné,

définie par l'existence d'un plateau plan et rectangulaire, un tiroir et quatre pieds d'égale longueur. Chaque producteur de table doit désormais savoir organiser et exécuter le travail pour atteindre ce résultat. Dégauchir une planche, assembler les planches qui forment le plateau, etc... deviennent les opérations par lesquelles seules une table peut venir à l'existence dans le monde des marchandises. Aucune improvisation, aucun bricolage n'est permis. La seule alternative pour le producteur est d'inventer et d'imposer une nouvelle norme (table ronde à trois pieds, guéridon, etc.).

Dans le cas du travail salarié, l'ouvrier ne participe pas à la définition de la valeur d'utilité. L'ouvrier est indifférent à celle-ci. Ce sont les salariés des bureaux d'études qui définissent la valeur d'utilité précise de la marchandise qui va être produite, et fixent par là-même les normes du travail que va faire l'ouvrier. On ne dit pas à l'ouvrier : « fais des tables ». On lui dit : voici un panneau de bois, découpe un rectangle de telle dimension. Voici cinq planche et de la colle : fais un tiroir. De même que la valeur d'utilité de la table a été définie de façon normative pour celui qui a besoin d'une table, de même l'ouvrier qui la fabrique n'a pas le choix de la façon de faire une table. Son éventuelle imagination en la matière, il doit la laisser au vestiaire. Là non plus, il n'y a pas de place pour la fantaisie. Les gestes du « producteur de table » sont pré-définis pour lui par la normalisation du produit – et pas seulement par la recherche de gains de temps par le capitaliste.

Quand le capitalisme se développe et impose ses propres conditions à chaque détail de la production, la normalisation du travail salarié s'impose d'autant plus que la normalisation du produit permet les séries longues et l'introduction du machinisme. Celui-ci transforme le travail de l'ouvrier en gestes simples et plus ou moins identiques quelle que soit la valeur d'utilité produite. Visser un boulon, servir une machine, etc., représente le même travail pour l'ouvrier de l'automobile ou pour celui de l'électroménager. Il reste sans doute quelques familles de métier, comme le bâtiment, la métallurgie, etc., mais dans l'ensemble le travail s'est trouvé transformé, dans le mode de production capitaliste, en un ensemble relativement restreint de gestes relativement simples. Que la déqualification du travail soit aussi le résultat de la lutte de classe entre patrons et ouvriers n'enlève rien au fait que l'issue de cette lutte, la solution que les capitalistes imposent aux ouvriers, se place dans le cadre de la production de valeur et est donc conforme à ce qu'est le travail producteur de valeur : la déqualification du travail se fait comme normalisation extrême de celui-ci.

Si on fait abstraction de leur contenu concret particulier, on voit donc que tous les travaux qui produisent la valeur ont en commun d'être effort de normalisation. La question se pose cependant de savoir qui procède à la normalisation du travail. L'ouvrier, figure emblématique du producteur de valeur, ne semble pas y avoir beaucoup d'initiative. Il la subit au contraire à

son corps défendant. C'est lui qui fabrique, certes, et dans des normes de plus en plus strictement définies, mais ce sont les bureaux d'études qui ont établi ces normes. Dès lors, si la normalisation du travail est partie intégrante de la production de la valeur, où est la production de la valeur comme forme ? Chez l'ouvrier ou dans les bureaux d'études ? La réponse est que la création de valeur dans le mode de production capitaliste est toujours le fait du travailleur collectif. Le « producteur » de Marx se scinde en plusieurs fonctions. Pour définir la valeur d'utilité de la marchandise projetée, le capitaliste dispose de bureaux d'étude qui en spécifient les caractéristiques, puis organisent la normalisation du travail qui va la produire. Souvent antagoniques, ces deux catégories de travailleurs participent à la création de valeur. L'effort d'insertion du capital considéré dans la division générale du travail est assuré par une fraction plutôt active, qualifiée et bien payée (les bureaux d'études – dont cependant le travail propre est lui-même de plus en plus normalisé), et par une fraction plutôt passive, déqualifiée et mal payée (l'atelier – où cependant les règles modernes de la qualité totale, du zéro défaut s'efforcent d'imposer un degré d'initiative normalisatrice au travail non qualifié).

Concluons provisoirement. Le travail qui produit la valeur n'est pas n'importe quel travail. Quel que soit son contenu concret, il est soumis à un processus de normalisation qui découle directement du fait que la production sociale repose sur les producteurs privés indépendants. Tout producteur de marchandises doit concevoir le contenu utile de ce qu'il fabrique dans les termes de la valeur d'utilité, et il s'ensuit qu'il doit continuellement normaliser son activité. Il ne peut pas dire : « aujourd'hui j'ai fantaisie de faire une table à trois pieds » si la norme courante de la table est d'avoir quatre pieds. Dans les conditions capitalistes de production, la normalisation du travail atteint un degré extrême. Mais dans tous les cas, cette deuxième caractéristique du travail producteur de valeur n'est pas abstraite. Elle définit le travail matériellement, au même titre que la recherche de la productivité. Et elle fait partie du travail sur le travail indissociable de la production de marchandises.

3.3.3 – Le travail valorisant

D'après ce qui précède, le travail producteur de valeur apparaît comme assez peu abstrait, au sens où nous pouvons lui attacher des caractéristiques pratiques, des spécificités de contenu qui déterminent sa réalité matérielle et sociale. Ayant considéré le travail des producteurs privés indépendants, et *ayant fait*, comme Marx, *abstraction des particularités concrètes* de leurs travaux, qu'avons-nous trouvé de commun entre eux ? La recherche constante d'une augmentation de la productivité, et la normalisation (qui est également un processus constant). Le travail abstrait, s'il faut encore employer ce terme, est donc un processus pratique qui produit des objets quelconques, mais qui se

caractérise comme productif de valeur par une continuelle tension productive et normalisatrice. Cette tension, loin d'être simplement psychologique, dans la tête du « producteur », informe dès le départ chaque geste du travail. Ni la recherche de la productivité ni la normalisation ne sont nécessaires pour produire des tables. Elles le sont dès lors que la table doit être une marchandise. Le travail qui produit la valeur ne produit pas l'objet dans sa nature de table ou de chaise, mais dans sa réalité d'objet-marchandise. Il est ce moment du travail qui, par la recherche pratique, matérielle, de la productivité et de la normalisation, crée les conditions de l'échangeabilité. Là où Marx dit que, une fois qu'on a fait abstraction de leurs particularités, on ne trouve dans tous les travaux utiles que la dépense physiologique de force humaine, il nous faut maintenant dire que ce qui reste dans le travail producteur de marchandises après avoir fait abstraction de ses qualités propres, c'est la recherche de la productivité et de la normalisation – ce qui n'est pas abstrait. Le travail garde bien son double caractère. Il est production d'objets utiles et production de valeur. Mais, en quelque sorte, c'est concret des deux côtés. C'est pourquoi, en fin de compte, il semble préférable de renoncer à « abstrait » pour définir le travail producteur de valeur. Et ce d'autant plus que ce qualificatif est profondément marqué par les nombreuses analyses qui, comme celle de Roubine (cf. chapitre 2.1), ont essayé de donner un sens clair à ce concept. On dira donc « *travail valorisant* » pour désigner le travail producteur de valeur.

Il est possible que certains lecteurs considèrent que la redéfinition du travail abstrait est une rupture avec Marx. Ce n'est pas le cas. Disons simplement que notre époque permet de reformuler les abstractions qu'il déduit de l'égalité des marchandises dans l'échange. Nous sommes partis de Marx et il a suffi de pousser les analyses marxistes à leur terme logique pour passer du temps de travail socialement nécessaire au temps de travail *minimum* socialement nécessaire, et pour passer du travail utile pour l'autre à la notion de valeur d'utilité comme utilité *normée*. Mais pour ce faire, il faut considérer que le travail en général, et notamment le travail industriel et le développement des forces productives – que Marx conserve dans la production communiste, (cf. chapitre 1) – ne sont pas la seule forme possible des échanges organiques avec la nature. Notre époque permet ce changement de point de vue.

3.4 – Substance et grandeur de la valeur. Réalisation de la valeur

Il faut maintenant clarifier le rôle de l'échange après la production dans la formation de la valeur. Le producteur a produit dans la séparation, mais aussi dans l'interdépendance avec les autres producteurs, une marchandise qui est destinée à l'échange. Celui-ci *réalise* la valeur produite dans la sphère de la production. Comment faut-il entendre « réaliser » ? Pour répondre, il nous

faut d'abord comprendre ce que sont la substance et la grandeur de la valeur.

La valeur, comme forme, est engendrée dès que la division du travail est aussi division de la propriété. C'est ce qui fait apparaître les producteurs privés indépendants et, dans un même mouvement, le marché. Le développement du marché est la conséquence des progrès de la division sociale du travail, et non l'inverse. Et comme nous l'avons dit, la division sociale du travail s'explique par le fait qu'elle équivaut à une augmentation de la productivité du travail. Nous avons vu aussi que cette hausse de la productivité n'est pas simplement l'accélération du travail pré-existant, mais une transformation formelle-matérielle du procès de travail. Le travail valorisant n'est pas le travail pré-valeur plongé dans les conditions du marché, mais une forme propre, spécifique, de travail. Cette forme se définit par la recherche constante de la productivité et de la normalisation.

Il faut maintenant examiner le contenu de cette forme pour comprendre comment les échanges sont régulés par la mesure de la valeur.

3.4.1 – Le temps, substance de la valeur

Nous avons vu (chapitre 2) la difficulté que rencontrent Marx et Roubine dans la définition de la substance de la valeur. Non seulement leur définition du travail abstrait est pleine d'hésitations, mais de plus le travail abstrait mort qui est censé être la substance de la valeur est introduit sans aucune explication. La « cristallisation » du *travail vivant*, activité productrice de valeur, en *travail mort*, substance de la valeur, ne fait l'objet d'aucun développement spécifique. Peut-être convient-il donc de se demander, en premier lieu, la raison d'être de cette notion de substance de la valeur. Pourquoi faudrait-il que la valeur, qui est déjà forme de l'échangeabilité, ait une substance ? La réponse se fait à plusieurs niveaux.

3.4.1.1 – Inscription du travail valorisant dans la marchandise

D'une part, la substance de la valeur qui vient s'inscrire dans la marchandise est la marque que la source de la valeur est bien le travail. Le travail cristallisé en travail *mort* « prouve » que la source de la valeur est le *travail vivant*. Dire que la substance de la valeur est le travail mort, c'est surtout dire que la source de la valeur est le travail. En définissant une substance de la valeur comme travail cristallisé et en la déposant dans le produit du travail, l'analyse marxienne assure que, bien que forme indifférenciée des échanges entre l'homme et la nature, ce travail est bien la source de la valeur que le produit contient manifestement (comme on le voit au moment de l'échange). Mais chez Marx et Roubine, il ne l'est qu'après avoir été aussi défini comme travail abstrait.

La question du lien entre le travail et la valeur se pose différemment dès lors que nous avons défini la valeur comme une forme sociale spécifique, mais

concrète, des produits d'un travail que nous avons spécifié comme différent du travail pré-marchand. Les objets que le travail valorisant produit portent concrètement la marque de ce qu'ils sont valeur, et de même le travail qui les produit ne peut pas être autre chose que travail valorisant, source de valeur. Il est manifestement formaté pour assurer l'échangeabilité. À ce niveau, donc, la notion de substance de la valeur ne nous est pas utile. La valeur imprime aux moyens de production et aux subsistances une forme concrète qui est manifestement reliée au travail valorisant. Celui-ci *n'est pas abstrait*, mais est défini matériellement par la recherche de productivité et de la normalisation.

3.4.1.2 – *La substance de la valeur comme ce qui circule*

D'autre part, la substance de la valeur est « ce qui circule » dans la société marchande. Si une quantité de valeur déterminée passe d'un producteur à l'autre, il faut bien que ce qui est ainsi transféré ait une substance. Ce point mérite qu'on s'y arrête. Quels sont les cas où il y a transfert de valeur ? Il faut tout de suite éliminer l'échange égal entre deux échangeistes. Là, il n'y a pas transfert de valeur, mais simple permutation des formes de la valeur, argent contre marchandise par exemple.

Ensuite, peut-on parler de transfert de valeur entre les moyens de production et la marchandise produite ? La machine, par son fonctionnement même, transférerait peu à peu sa valeur aux produits. Ce point de vue couramment retenu dans la littérature marxiste consiste à poser que la machine est une cristallisation de travail et que son usure consiste en quelque sorte à faire passer les dits cristaux dans le produit. C'est une façon compliquée de parler d'amortissement. Celui-ci est calculé d'ordinaire de façon monétaire. Si une machine qui a coûté 1000 permet de fabriquer 1000 marchandises avant de rendre l'âme, on comptera 1, représentant l'usure de la machine, dans le coût de revient de chaque marchandise individuelle. Ces calculs monétaires ne sont que l'expression de ce calcul en temps de travail que revendique le GIK comme au-delà de la valeur, alors qu'ils n'en sont que la vérité utopique. Tout ceci revient à dire que le transfert de la valeur de la machine aux marchandises qu'elle permet de produire n'est rien d'autre qu'une répartition du temps de travail de la société tout entière sur deux groupes de produits : le temps qu'il a fallu pour produire la machine s'ajoute, au prorata de la masse des marchandises produites, aux autres temps qui sont nécessaires à la fabrication de cette marchandise.

Il faut enfin parler de transfert de valeur dans le cas des *échanges inégaux*. Ceux-ci résultent de la diversité des conditions de production dans une même branche. Soit une branche donnée produisant une marchandise déterminée. La valeur que vont devoir payer les autres branches pour acheter cette marchandise s'établit comme la moyenne des valeurs propres de chaque produc-

teur de la branche. Autrement dit, si la plupart des producteurs procèdent à un échange égal avec leurs acheteurs parce qu'ils sont dans la moyenne, d'autres, qui sont soit plus productifs soit moins productifs que la moyenne, procèdent à des échanges inégaux. Dans le premier cas, il y a simple permutation des formes de la valeur. Dans le deuxième cas, cette permutation est assortie d'un transfert de valeur. Voyons cela de plus près et cherchons à comprendre ce qui est transféré.

Soit une marchandise M, dont la valeur sur le marché est représentée par une somme d'argent A. La formule moyenne, représentative de la branche, est, pour une marchandise produite :

$$C+V+PL = A$$

La valeur de M est faite de l'addition de la valeur du capital constant consommé dans sa production (C) et de la valeur nouvelle ajoutée par le travail vivant (V+PL). Tous les acheteurs des autres branches paient cette somme, reconnue socialement comme la valeur de la marchandise, et semblent donc faire un échange normal, une simple permutation des formes de la valeur, M contre A. Cependant, certains producteurs de notre marchandise M sont plus ou moins productifs que la moyenne. Quand ils vendent leur produit contre A, c'est-à-dire à sa valeur reconnue socialement, ils vendent un produit qui correspond à une formule différente de la moyenne, à savoir :

$$C+V+PL+\square = A$$

indiquant que la valeur particulière de leur marchandise est inférieure ou supérieure à la moyenne, selon que \square est positif ou négatif. Autrement dit, l'échange est inégal. D'une façon ou d'une autre, plus de valeur s'échange contre moins de valeur. Le capitaliste plus productif que la moyenne apporte sur le marché une marchandise qui a pris moins de temps à produire que la moyenne. Il va cependant obtenir la somme A en la vendant. Il fait manifestement un gain extra. Et inversement pour le capitaliste moins productif que la moyenne. Sa marchandise contient plus de travail que la moyenne, mais il ne va recevoir que A en contrepartie. Y a-t-il alors transfert de valeur entre les échangistes ? Cela dépend des cas.

Marx, dans le chapitre sur l'égalisation du taux de profit¹⁷, écrit que, en condition d'équilibre,

« les marchandises dont la valeur individuelle est au-dessous de leur valeur de marché¹⁸ réalisent une plus-value supplémentaire, ou surprofit, tandis que celles dont la valeur individuelle excède la valeur de marché ne peuvent pas réaliser une partie de la plus-value qu'elles contiennent ».

17. Marx, *Capital*, L. III, Pléiade II, p. 971.

18. La valeur de marché est définie comme « la valeur moyenne des marchandises produites

Pour notre analyse, cela revient à dire que dans le cas où le producteur qui ne correspond pas à la moyenne est plus productif que celle-ci, lorsque \square est positif, la différence apparaît comme une plus-value extra. Tout se passe comme si les travailleurs du capital plus productif avaient travaillé plus longtemps qu'en réalité. Inversement, dans le cas où le producteur qui ne correspond pas à la moyenne est moins productif que celle-ci, \square est négatif, et tout se passe comme si les travailleurs avaient ici travaillé moins longtemps. Dans le premier cas, le capitaliste plus productif a échangé moins de valeur contre plus de valeur. Cela revient à dire que le reste de la société, représenté par l'acheteur, a travaillé \square heures pour lui, gratuitement. Inversement, dans le cas du capitaliste moins productif que la moyenne, \square est négatif. Ce capitaliste a travaillé gratuitement \square heures, mais ici personne n'en profite : en payant la valeur A, l'acheteur de ce capitaliste lui indique que les \square heures qu'il a travaillé (ou fait travailler) au-delà de la moyenne ne peuvent pas s'insérer dans la division sociale du travail. On remarquera en passant la dissymétrie des deux situations, qui découle du lien fondamental qu'il y a entre valeur et productivité. La société paie une prime au travail plus productif que la moyenne, mais le travail moins productif est laissé pour compte.

Finalement, qu'est-ce qui a circulé dans ce mécanisme de la valeur moyenne d'une branche ? Du temps de travail, si on peut dire que le temps circule. Il n'y a vraiment eu transfert de valeur que dans l'échange entre le capitaliste plus productif et son acheteur, et dans ce cas ce transfert a consisté à ce que, sans le savoir, l'acheteur a consacré gratuitement \square heures de travail au vendeur, qui les a comptées comme plus-value extra.

Ce à quoi on parvient après ces considérations, c'est qu'il n'est pas besoin de définir la substance de la valeur comme une cristallisation difficile à comprendre du travail vivant en travail mort. Pour comprendre comment la valeur circule et se transfère entre différents moments de son cycle, il suffit de compter les heures de travail. Si donc la valeur doit avoir une substance, on dira que c'est le temps. Ce temps ne donne lieu à aucune cristallisation dans la marchandise. Mais il s'impose avec ses rythmes et ses subdivisions précises, comme ce qu'aucun producteur de valeur ne peut ignorer s'il veut réussir son insertion dans la division générale du travail. Marx dit quelque part que toute économie est économie du temps. C'est une remarque très profonde, qu'il n'a cependant pas exploitée jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à poser que toute vraie libération passe par la fin de la contrainte de temps sur l'activité productive, c'est-à-dire par l'abolition de la productivité.

dans un secteur [ou] comme la valeur individuelle des marchandises produites dans les conditions moyennes de ce secteur et constituant la grande masse de ses produits ». (Marx, *Capital*, L. III, Pléiade t. II, p. 971)

3.4.1.3 – La substance de la valeur comme ce qui se mesure

Nous sommes partis à la recherche de la substance de la valeur d'abord parce qu'il fallait que le lien entre le travail et la valeur soit marqué par le dépôt, dans le produit du travail, de quelque chose qui prouve que le travail est bien la source de la valeur. Nous avons vu que cette démarche n'est plus nécessaire dans les conditions nouvelles où nous abordons la question de la valeur. Ensuite, nous avons recherché la substance de la valeur en tant que ce qui circule dans la société marchande. Nous avons trouvé alors que, s'il y a quelque chose qui circule, c'est simplement du temps (de travail). Le temps apparaît ainsi comme la chose qui compte et qui se compte. Chaque producteur privé indépendant se rapporte au travail de la société tout entière en comptant, d'une façon ou d'une autre, le temps que cela lui coûte et que cela lui rapporte. Dans ces conditions, on peut dire que le temps est la substance de la valeur, dès lors qu'il est entendu que c'est le temps des membres de la société marchande, à savoir des producteurs, et que donc c'est du temps de travail dont on parle. Marx arrive à des formulations proches de ce point de vue dans la *Critique de l'Economie Politique* :

« Le temps de travail matérialisé dans les valeurs d'usage des marchandises est à la fois la substance qui en fait des valeurs d'échange, donc des marchandises, et la mesure qui détermine la grandeur de leur valeur... En tant que valeurs d'échange, toutes les marchandises ne sont que des mesures déterminées de *temps de travail coagulé*. » (souligné par Marx¹⁹)

Le temps est à la fois substance et mesure de la valeur. Pourquoi Marx ajoute-t-il que ce temps est « coagulé » dans le produit du travail ? Est-ce, comme nous l'avons dit plus haut, pour assurer que le travail vivant laisse dans la marchandise quelque chose « prouvant » qu'il est la source de la valeur ? Pour nous en tout cas, les choses sont plus simples. Si le temps est la substance de la valeur, la mesure de la valeur se fait tout normalement comme la mesure du temps, en jours, heures, etc. Et de même que dans le premier chapitre du *Capital*, la valeur d'une marchandise se définit comme moyenne des temps individuels au sein d'une même branche, à condition de préciser que chaque temps individuel est à son minimum, que chaque producteur est à tout moment à sa productivité maximale.

3.4.2 – Échange des marchandises, réalisation de la valeur

Revenons à la réalisation de la valeur. Dans le système de pensée marxiste, on pourrait peut-être dire que la valeur a besoin d'être *réalisée* parce que le travail qui l'a produite est *abstrait* ? Il n'est pas besoin d'aller jusque là pour

19. Marx, *Critique de l'économie politique*, Pléiade, t. I, p. 280-281.

donner son rôle à l'échange. Ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois, l'échange est le moment nécessaire où seul se vérifie l'insertion du producteur privé dans le travail social général. Cela ne signifie pas que, avant cet échange, aucune valeur n'a été produite. Rappelons que c'est cependant le point de vue dont Roubine n'arrive pas à se défaire (cf. chapitre 2). Pour lui, c'est dans le procès d'échange que le travail concret

« acquiert... des propriétés sociales qui en font un travail social, abstrait, simple et socialement nécessaire ». (*Essais...*, p. 174)

(la note de bas de page qui ajoute aussitôt que ces propriétés sont « potentielles » ou « latentes » au niveau de la production ne fait que souligner l'impossibilité pour Roubine de trancher sur la source fondamentale de la valeur).

Pour nous, ce détour par le marché n'est pas nécessaire pour comprendre ce qu'est le travail producteur de valeur. Dès avant l'échange, nous l'avons identifié comme travail spécifiquement et concrètement formaté par les conditions où se trouvent les producteurs privés indépendants. Sur cette base, l'échange *réalise* la valeur, mais dans un sens beaucoup moins radical que chez Roubine.

En premier lieu, l'échange vérifie l'échangeabilité du produit du travail. On l'a déjà dit plusieurs fois : tant que l'échange n'a pas eu lieu, il n'est nullement certain que le pari qu'a fait le producteur privé pour s'insérer dans la division sociale du travail est gagnant. La première façon de gagner ce pari, c'est évidemment de vendre. La deuxième, c'est de vendre au bon prix.

C'est là que, en deuxième lieu, intervient l'échange – ou plutôt les échanges. Car la valeur socialement reconnue d'une marchandise est une moyenne, résultant de nombreux échanges de la même marchandise. C'est à ce moment seulement que la société des producteurs privés va connaître ce qu'est le temps de travail socialement nécessaire à la production de cette marchandise. L'échange dit à tout moment ce qu'est la norme de la productivité requise pour la production de chaque marchandise. Ici non plus, la réalisation de la valeur ne veut pas dire que l'échange crée la valeur. Mais il ramène toutes les valeurs individuelles à une valeur moyenne sociale, et avons vu (chapitre 3.2.2) que cela entraîne pertes et gains pour certains producteurs.

Et de ce point de vue, en troisième lieu, l'échange est un des lieux de la *dévalorisation*, au sens de destruction de valeur. Lorsque l'échange est tenté mais n'a pas lieu, ou lorsqu'il se fait en dessous de la valeur individuelle de la marchandise, la réalisation de la valeur consiste en sa destruction totale ou partielle.

Tel est donc le statut qu'il faut donner à l'échange dans la définition de la valeur : vérification de l'échangeabilité, moyenne des valeurs individuelles et dévalorisation. Il intervient sur cette base dans la loi de la valeur pour la répartition du travail social entre les différentes branches. Mais ceci est une autre question.

3.5 – Conclusion provisoire

Pour essayer de comprendre la valeur, nous ne sommes pas partis de la marchandise, comme Marx dans le premier chapitre du *Capital*, mais de la production capitaliste reposant sur ses propres bases. La valeur nous est d'abord apparue comme le vaste système d'interdépendance entre les capitaux, eux-mêmes en continuelle croissance, division et multiplication. Le secret de la valeur, c'est la division du travail sous la forme de la division de la propriété, qui engendre les producteurs privés indépendants. Celle-ci répond à la nécessité de l'augmentation de la productivité du travail. Quant à cette dernière, elle n'obéit pas à un quelconque impératif abstrait de progrès des forces productives, mais correspond à la recherche d'une exploitation du travail plus efficace. L'exploitation du travail, enfin, ne requiert pas d'explication, elle est le statut normal et nécessaire du travail²⁰.

Nous avons vu que la production de valeur peut s'analyser de façon analogue à ce que fait Marx dans le *Capital*, à savoir en faisant abstraction des qualités spécifiques du travail concret. Mais, ce faisant, nous sommes arrivés à la conclusion que, en quelque sorte, le travail abstrait est une pratique sociale. Ce que nous avons appelé le *travail valorisant* est en effet l'activité de recherche de productivité et de normalisation, comme moment du travail, comme un travail sur le travail que tous les producteurs privés doivent nécessairement développer dans leur activité concrète, de par leur statut même de producteurs privés.

Telle est la façon de définir la valeur *directement au niveau de la production*. Il faut en conclure que le travail qui produit la valeur est concrètement spécifié, et non pas abstrait. Et il faut en conclure aussi que l'abolition de la valeur ne sera pas la libération de ce travail, de ces forces productives, mais une révolution complète de la façon d'envisager le rapport immédiat des hommes entre eux, à la nature et la production sociale. Parler de la production au-delà de la valeur, c'est envisager un système de production qui renonce à la productivité et tient compte de la particularité des besoins et des gestes productifs. Avancer dans cette direction, tel est l'un des enjeux de notre *mise au concret* de la théorie de la valeur.

20. Voir B. Astarian, *Le Travail et son Dépassement*, Paris, Senonevero Éd., 2001, I^{ère} Partie.

CHAPITRE 4 – QUELS SONT LES ENJEUX DE LA MISE AU CONCRET DE LA THÉORIE DE LA VALEUR ?

Le *Capital* dans son ensemble est-il remis en cause par la redéfinition de la valeur à laquelle nous avons procédé ? Je ne le pense pas. La théorie de la valeur n'est qu'une partie de la théorie communiste de la révolution, et cette partie est, dans le plan d'ensemble du *Capital*, nettement distincte du reste de l'œuvre. Marx lui-même admettait qu'on puisse lire l'ouvrage en sautant le début. Car les deux premières sections étudient la valeur et l'argent pour arriver à cette contradiction dans les termes que semble valider le capital : l'argent engendre plus d'argent, alors que par hypothèse tous les échanges sont égaux (voir Roger Establet, « Présentation du Plan du Capital » (in *Lire le Capital*, Paris, PUF, 1996). Le capital *semble* ainsi se définir comme un sujet automate. Marx dénonce cette illusion, et résout la contradiction apparente de cet automatisme en développant la théorie de la plus-value dans les sections suivantes. Et là, sa théorie de la valeur n'intervient plus. De même pour nous ici : le fait de poser l'activité valorisante comme une forme concrète du travail ne change pas la suite des développements. Théorie de la plus-value, accumulation du capital, schémas de la reproduction, analyse du procès d'ensemble, tout cela reste valide. Dans ces conditions, quels sont les enjeux de notre étude de la valeur ?

4.1 – En finir avec le travail abstrait

Le premier résultat auquel on parvient est de se débarrasser de la notion de travail abstrait. Ce résultat n'est pas négligeable, tant la notion de travail abstrait a engendré de complications inutiles. Nous avons clairement distingué la production de valeur de l'échange (chapitre 3.4) et montré la fonction de ce dernier dans les rapports entre les producteurs indépendants. Du coup, la valeur, sa définition comme forme, sa production et sa réalisation, toutes ces questions se trouvent grandement simplifiées. La valeur se forme exclusivement dans la sphère de la production, où produire la valeur veut simplement dire produire dans la forme de l'échangeabilité : productivité, normalisation. On se rappelle la façon ambiguë dont Roubine essaie de concilier une définition de la valeur dans la production et par l'échange (chapitre 2.1.3). On trouve un autre genre de sophistication inutile chez Postone²¹. Voici comment ce dernier définit le travail abstrait :

21. Moishe Postone, *Temps, Travail et Domination Sociale*, Paris, Éd. Mille et une nuits, 2009.

« le travail a une double fonction : d'un côté c'est un type de travail spécifique qui produit des biens particuliers pour d'autres ; mais d'un autre côté, le travail, indépendamment de son contenu spécifique, sert au producteur de moyen pour acquérir les produits des autres. En d'autres termes, le travail devient un moyen particulier pour acquérir des biens... La spécificité du travail est *abstraite* des produits qu'on acquiert par le travail. Il n'existe aucun lien intrinsèque entre la spécificité du travail dépensé et la spécificité du produit acquis au moyen de ce travail ». (p. 223, souligné par Postone)

Ce qui définit le travail abstrait, c'est donc qu'il est un moyen. Il produit une marchandise qui n'a d'autre fonction que d'être échangée. Mais l'abstraction ne consiste pas ici en ce qu'on ne tient pas compte de ce que fabrique concrètement chaque travail particulier, mais de ce que mon travail particulier (produire des clous, du coton...) n'a pas de rapport avec ce que le salaire que j'obtiens me permet d'acquérir (des habits, une auto...). Cette variation sur le thème du travail abstrait aboutit au travail auto-médiatisant :

« Au lieu d'être médiatisé par des rapports sociaux non déguisés ou "reconnaissables", le travail déterminé par la marchandise est médiatisé par un ensemble de structures qu'il constitue lui-même... Sous le capitalisme, le travail et ses produits se médiatisent eux-mêmes ; ils sont socialement auto-médiatisants... La *fonction* du travail en tant qu'activité socialement médiatisante est ce qu'il [Marx] appelle travail abstrait. » (p. 224)

On comprend que cette auto-médiation du travail constitue les *rapports sociaux* propres du capitalisme. Ce qui est faux, car le rapport social fondamental du capitalisme, c'est bien sûr le salariat, l'exploitation du travail par le capital, et non pas l'échange entre porteurs de marchandises. Cette objection ne gêne pas Postone, car il réduit l'échange de la force de travail à un échange comme les autres dans l'ensemble des marchandises. Or ce n'est pas le cas. L'échange de la force de travail contre le capital n'a d'échange que la forme. Non seulement le prolétaire n'a pas le choix de vendre ou non sa force de travail, mais de plus c'est lui qui produit la valeur de son salaire avant d'être payé. D'autre part, Postone réduit l'affrontement entre prolétariat et capital pour la fixation du niveau des salaires à une simple fonctionnalité du marché du travail, dont il fait le tout de la lutte des classes. Il ne prête aucune attention aux phases insurrectionnelles de l'histoire du prolétariat. Sur une telle base, conclut Postone, le travail abstrait engendre la valeur comme « une sphère sociale quasi-objective » (p. 235) qui, bien que constituée par les hommes, les domine. C'est la *domination abstraite* (p. 189). La domination abstraite domine tout, y compris la lutte des classes.

En produisant la totalité de la société capitaliste à partir du travail abstrait, Postone arrive à ce résultat que le dépassement du mode de production capitaliste n'a plus d'autre agent qu'une vague révolte :

« ce qui m'intéresse ici... c'est le niveau de possibilité, c'est-à-dire la formulation la plus fondamentale d'une approche du problème de la constitution sociale de la subjectivité, y compris la possibilité d'une conscience critique et oppositionnelle ». (p. 64-65)

Pendant que le sujet automate s'occupe de la reproduction pratique, la subjectivité de l'homme se contente de critiquer et de s'opposer. Le prolétariat n'a pas de rôle à jouer ici car

« ces actions [sociales et politiques du prolétariat] et ce que l'on appelle habituellement la conscience de la classe ouvrière restent prisonniers de la formation sociale capitaliste – et cela pas nécessairement parce que les travailleurs seraient corrompus sur les plans matériel et spirituel, mais parce que le travail prolétarien ne contredit pas fondamentalement le capital ». (p. 543)

Dans ces conditions, le dépassement du capitalisme est confié à divers aspects non coordonnés de la « conscience critique et oppositionnelle », tels que « divers types d'insatisfaction ou de manque d'identification des travailleurs avec leur travail » (p. 544). Postone constate aussi « l'importance croissante de la consommation dans la construction de soi » (p. 542), et semble compter sur la critique de la consommation pour former le sujet révolutionnaire. Malgré une vague référence à l'anti-travail, la vision de Postone se réduit aux éléments classiques du programme prolétarien : réduction du temps de travail, travail plein de sens, économie de la valeur d'usage, automation, production et consommation (frugale) face à face, fin des inégalités criantes de richesse et de pouvoir (p. 530), temps libre consacré à la culture pour tous, pas seulement les riches et les artistes, et démocratie renouvelée pour chapeauter le tout. Tout ça pour conclure un épais volume qui commence par une longue critique du marxisme traditionnel !

L'exemple de Postone confirme que la notion de travail abstrait est là pour conserver le travail concret et l'économie après une soi-disant abolition de la valeur. Or il ne saurait y avoir de travail sans exploitation et, ainsi que nous l'avons vu, la valeur s'enracine fondamentalement dans l'exploitation du travail. Notre rapide survol de *TTDS* permet aussi de comprendre que l'élaboration d'une théorie de la société capitaliste à partir du travail abstrait et du fétichisme ne peut pas déboucher sur une vision de la révolution communiste. La raison fondamentale est que la théorie de la valeur *n'est pas* concernée par le rapport social fondamental du MPC. La valeur n'est que la forme sociale des moyens de production (y compris les subsistances) auxquels les deux classes se rapportent conjointement. Mais ce rapport conjoint des deux classes aux moyens de production est constitué par le travail et son exploitation comme rapport contradictoire, et non pas par l'échange de marchandises, pas même la marchandise force de travail.

4.2 – La fausse menace de la marchandisation de la vie

Le fait de se débarrasser du travail abstrait et de la domination abstraite permet aussi de relativiser la soi-disant menace de marchandisation de la vie. Par exemple :

« Tandis que la transition à la domination réelle est un long processus historique qui continue jusqu'à aujourd'hui, son point final théorique, un monde dans lequel la loi de la valeur pénètre toutes les parties de la planète, tous les aspects de la société civile, transforme chaque objet, chaque activité en une marchandise, absorbe chaque émanation de la vie sociale, politique et culturelle dans le tissu du marché, est une perspective terrifiante, proche de ce que nous vivons. » (Sander, « Crise de la valeur », in *Perspective Internationaliste* n° 51-52, automne 2009)

En réalité, le problème concerne assez peu le prolétariat. Ce dernier dispose d'un salaire qui a toujours été calculé au plus juste. Sa vie n'a jamais été faite que de la dépense de ce salaire, ce qui est une autre façon de dire que les prolétaires n'ont jamais accédé aux conditions de leur vie privée *que par la médiation de l'argent*. Ils sont sans réserves, n'ont aucun patrimoine. Autrement dit encore, la perspective terrifiante de l'envahissement de la vie sociale et culturelle par la valeur concerne assez peu la masse du prolétariat mondial. La vie des prolétaires n'est pas sous la menace d'être envahie par l'échange et la valeur : c'est son quotidien depuis les origines. La marchandisation est un problème de classes moyennes, parce que c'est un moyen de remettre en cause ses « droits » (médicaux, culturels, etc.).

Il est indéniable que, même dans les familles prolétariennes, certaines activités qui étaient auparavant assurée gratuitement par la mère de famille (le plus souvent) sont maintenant remplacées par des services payants. Mais il n'y a pas besoin d'invoquer la logique immanente de la valeur pour expliquer cette « marchandisation ». Selon les périodes, le capital incorpore ou rejette les femmes (ou les enfants ou les hommes) de la population active. Le panier des subsistances nécessaires à la force de travail est adapté en conséquence. Et là, il ne faut pas inverser l'ordre de causalité : ce n'est pas le besoin de trouver une nouvelle fraction de population à qui vendre quelque chose qui entraîne la marchandisation de la vie des prolétaires ; ce sont bien plutôt les conditions de l'accumulation du capital qui font apparaître de nouveaux besoins de main d'œuvre (les femmes, par ex.), et qui entraînent une extension et/ou une modification du panier des subsistances. Ce n'est pas la domination abstraite de la loi de la valeur conformément à son concept qui transforme les activités intimes de la famille en marchandises, mais c'est la recherche d'une main d'œuvre spécifique requise pour son accumulation qui amène le capital à produire de nouvelles marchandises dans la branche II, afin de faciliter la participation des femmes à la population active. Que

des capitaux nouveaux se précipitent sur ces créneaux pour en tirer profit n'est rien que normal.

La question de la santé est un autre exemple (surtout en Europe) de la fausse piste qu'est la dénonciation de la marchandisation. Dans le contexte de pénurie de main d'œuvre de la reconstruction d'après guerre, les soins médicaux ont fait partie des marchandises nécessaires à l'entretien d'une force de travail que le travail fordisé abîme de plus en plus vite. L'idée que la santé est un droit, et non pas une marchandise, fait partie de l'habillage idéologique du compromis fordiste construit après guerre. En réalité, elle fait partie du panier des subsistances nécessaires. Pour être exact, ce n'est pas le soin médical qui fait partie des subsistances nécessaires à la force de travail, mais les primes d'assurances versées au système de sécurité sociale. La valeur de ces primes est versée au prolétaire sous forme de salaire indirect. Le prolétaire individuel qui est pris en charge à l'hôpital vit le soin comme un droit, mais c'est en fait le remboursement d'un sinistre dans un système d'assurance où il a payé ses primes. Il est donc dans un échange marchand (collectif et obligatoire, sans doute) normal. Seule la couverture par le budget général de l'État d'un éventuel déficit de ce système d'assurance, représentant un supplément de salaire indirect versé au bénéficiaire des soins, pourrait être considéré comme un « droit ». La fin de la période fordiste va remettre ce droit en cause, ainsi que le niveau général de la santé des prolétaires. Pour réduire le déficit et le salaire indirect, on réduit le niveau de remboursement. Cela implique que ceux qui en ont les moyens devront maintenant payer directement sur leur salaire tout ou partie des soins. Peut-on dire alors que la loi de la valeur envahit le secteur de la santé, dont elle aurait été absente auparavant, parce que de plus en plus de soins sont privatisés ? Je ne le pense pas. On assiste ici à une modification du panier des subsistances du prolétariat, et en même temps à une réduction de ce panier. Le service médical délivré était auparavant une marchandise collective payée par le salaire différé. Il est maintenant une marchandise individuelle payée par le salaire direct. Ce ne serait là qu'un simple transfert d'une case dans l'autre si le déremboursement de soins s'accompagnait d'une hausse correspondante du salaire direct. Ce n'est évidemment pas le cas. La transformation *apparente* de la santé en marchandise n'est donc au final qu'un moment de la lutte du capital contre le prolétariat, et non pas l'envahissement triomphal de la vie par la valeur. Le capital, disposant de main d'œuvre surnuméraire, peut se permettre maintenant d'avoir des prolétaires en moins bonne santé.

Mon propos est de mettre en évidence que, à part de répartir la production sociale totale entre les branches, la loi de la valeur ne « fait » rien. C'est bien plutôt la « loi du capital » qui est en jeu. Ce sont l'accumulation du capital et l'exploitation du travail, c'est-à-dire le rapport contradictoire

entre les classes, qui amènent les modifications de la vie des prolétaires et des bourgeois dans le sens de la marchandisation. Et, fondamentalement, cette marchandisation ne résulte pas d'une expansion irrépessible de la valeur, mais d'une pénurie croissante de plus-value, c'est à dire du ralentissement de la production de valeur nouvelle. C'est ce ralentissement qui impose la mise des femmes au travail. C'est ce ralentissement qui impose le démantèlement des services publics financés auparavant par une ponction de l'État dans le pool général de la plus-value sociale (les impôts) et leur remplacement par des services privés pour ceux qui peuvent les payer. Les services publics n'échappaient pas à la loi de la valeur, ils y étaient soumis indirectement. Ces services sont maintenant remplacés par des prestations publiques réduites et, pour ceux qui en ont les moyens, des prestations privées. Les privatisations ne marquent pas le triomphe de la valeur, mais la crise de la valorisation, la pénurie de plus-value. Il n'y a pas expansion de la valeur parce que certains services publics sont privatisés, mais réduction de la part de valeur nouvelle (salaires indirects et impôts) qui leur est consacrée. La marchandisation de la vie n'est pas le triomphe de la valeur, mais une redéfinition de ses circuits dans un contexte de ralentissement de l'accumulation. Ce processus affecte tout particulièrement les classes moyennes inférieures, à qui il retire le bénéfice d'un mode de vie qui était au-dessus de la valeur « objective » de leur force de travail. La hausse des frais d'inscription à l'université est un autre exemple.

4.3 – Lutte du prolétariat contre la valeur, ou contre le capital ?

La valeur exerce-t-elle sur le prolétariat une domination qui serait la source de sa misère et de ses révoltes ? Si le prolétariat connaît en effet de très près la valeur, il est cependant important de comprendre qu'il ne la connaît que dans la forme du capital. Pour le prolétaire, la loi de la valeur, c'est la loi du capital. Cela se vérifie dans les trois moments de sa reproduction : sur le marché du travail, dans la production et dans la reproduction privée.

4.3.1 – Marché du travail

Le fait même de parler de *marché* du travail peut faire penser que la marchandise force de travail est soumise aux mêmes mécanismes de la loi de la valeur que les autres marchandises. Cette apparence est trompeuse. Comment varient les salaires ?

Le marché est le lieu où les producteurs indépendants apportent leur marchandise pour réaliser la valeur qu'elle contient. Celle-ci est déterminée par le temps de travail moyen qu'il faut pour la produire. Pour le producteur individuel, le marché et la vente de son produit sont le moment où il vérifie

que son temps de travail est proche, ou non, de la moyenne. Il n'en va pas de même sur le marché du travail. Car le prolétariat ne produit pas la force de travail comme on produit une marchandise. La valeur de la force de travail est déterminée par la valeur des marchandises que les capitaux de la branche II ont produites pour ses subsistances. Le travailleur voit ainsi la valeur de « sa » marchandise déterminée en dehors de lui. La valeur de sa marchandise lui fait face dans la séparation, comme tout le reste de sa vie.

La seule façon qu'a le travailleur d'agir sur la valeur de sa force de travail, c'est la lutte contre le capital. En fonction des aléas de cette lutte, le salaire oscille autour d'un niveau déterminée par le contenu du panier des subsistances considéré comme normal dans des circonstances données. Mais ni la valeur de la force de travail (à savoir celle des subsistances) ni son prix (le salaire effectif) ne se déterminent par les mécanismes d'un marché du travail où jouerait la loi de la valeur. En effet, la valeur de la force de travail est déterminée par la productivité de la branche II et par la lutte de classes, en dehors du marché du travail.

4.3.2 – Procès de production

Dans la sphère de la production, la loi de la valeur ne s'impose au travailleur que comme loi de la *valorisation*, c'est-à-dire loi du capital. Cela peut se comprendre de deux façons.

D'une part, le travailleur salarié n'est pas, comme dans la petite production marchande, un producteur indépendant qui va ensuite échanger sa marchandise. C'est le capitaliste qui est dans cette position, mais lui ne travaille pas et il va transmettre au travailleur les contraintes de la production de valeur (productivité, normalisation) sous la forme de la *contrainte au surtravail*. La valeur impose sa loi au travailleur salarié de façon indirecte, par la médiation de la subordination du travail au capital. Le capitaliste est soumis à la loi de la valeur. Il vérifie qu'il a sa place dans la division sociale du travail quand il touche le profit moyen. Il n'en est jamais assuré à l'avance et il n'a qu'une façon de gagner ce pari : faire produire le maximum de plus-value à ses salariés. Le monopole que le capital détient sur les moyens de production assure que la contrainte au surtravail s'impose à eux comme la loi du capital sur le travail. La loi de la valeur qui s'exerce sur le capitaliste se transforme en loi du capital au niveau de l'usine. Le travailleur salarié ne connaît la loi de la valeur que comme loi du capital, qui est le véritable agent de la domination sur le travailleur. Et, faut-il le préciser, cette domination n'a rien d'abstrait.

D'autre part, les travailleurs ont entre eux, dans la production, des rapports de coopération. Le fait que, jusqu'à un certain point, la coopération appartient au capital implique une forme de fétichisme : il semble que c'est le capital fixe qui travaille et produit la valeur. Il y a « transposition des forces

de la production sociale du travail en propriété matérielle du capital » (Marx, Chapitre inédit). Le fait même de recourir à la problématique du fétichisme fait penser à la domination abstraite de la valeur. Ce serait un effet de la domination abstraite de la valeur que le capital fixe soit ainsi fétichisé en puissance productive indépendante. En réalité, ce fétichisme du capital est très différent du fétichisme de la marchandise. Car si les rapports entre les travailleurs dans la coopération semblent être des rapports entre les rouages du système des machines, ce n'est pas l'effet de la valeur, mais de la *valorisation*. Ce n'est pas la valeur (des machines ? des marchandises produites ? des matières premières traitées ?) qui répartit les travailleurs dans les différents points du système productif, mais le machinisme, le capital fixe dont l'accumulation est, en dernière analyse, une forme de la guerre des capitalistes contre la résistance des travailleurs à l'exploitation. Le machinisme est une forme de la contrainte au surtravail. La loi de la valeur ne parvient jusqu'au travailleur, dans l'atelier, que comme contrainte au surtravail. La coopération des travailleurs dans l'atelier leur semble être une force étrangère et hostile, mais elle leur fait face non pas comme marchandise, mais comme capital. Encore une fois, le prolétaire ne connaît pas la loi de la valeur, mais seulement celle du capital.

4.3.3 – Reproduction immédiate

Le troisième moment de la reproduction du prolétariat est celui où il dépense son salaire pour se reproduire en tant que force de travail. Pour ce faire, il entre sur le marché des subsistances, où les capitalistes de la branche II lui vendent les diverses marchandises qui composent le panier des subsistances. Ici, semble-t-il, on est sur un pur marché où la loi de la valeur joue librement. Pas tout à fait.

Certes, du point de vue des capitalistes de la branche II, c'est bien la loi de la valeur qui régit l'allocation de leur activité globale. Ils sont en concurrence pour échanger leurs marchandises contre la masse des salaires, et ce sont ceux qui produisent, avec la meilleure productivité les valeurs d'utilité les plus adaptées à la consommation du prolétariat qui l'emportent. Les capitalistes de la branche II orientent naturellement leurs investissements et leurs ventes en direction des zones ou pays où les salaires sont plus élevés.

Du point de vue du prolétariat, les choses se présentent de façon différente. Si la loi de la valeur jouait vraiment, les prolétaires se déplaceraient « naturellement » (c'est-à-dire en fonction des prix) vers les zones où les subsistances sont moins chères. Or ce n'est pas cela qui se passe. Certes, quand ils habitent en banlieue plutôt que dans les centre-villes, c'est parce que le logement y est moins cher (c'est l'inverse qui est vrai en Amérique du Nord). Mais il y a une limite très stricte à cela, à savoir la proximité du lieu de travail. Tous les travailleurs ne peuvent pas vivre en Afrique, où pourtant

la vie n'est pas chère. Cet exemple montre que le marché des subsistances n'est pas aussi libre que ce que le discours sur la société de consommation laisse entendre. La soi-disant société de consommation est un phénomène de classes moyennes. Pour l'immense majorité des prolétaires du monde, la dépense du salaire assure la reproduction la plus immédiate dans les conditions les plus basiques. Le marché des subsistances n'est pas un marché libre où la valeur domine abstraitement la circulation des marchandises de la branche II. C'est un marché très particulier. Lorsqu'il se trouve sur le marché des subsistances, le prolétaire est soumis à une double contrainte. D'une part la masse d'argent dont il dispose est minimale et ne permet pas d'acheter beaucoup de marchandises. Et d'autre part, le peu qu'il peut acheter doit en priorité servir à se reconstituer comme *force de travail vendable*. Le mode de vie du travailleur entre deux cycles de production est entièrement orienté par la nécessité de reprendre le travail quand le salaire est dépensé. Le prolétaire ne peut pas se permettre de dépenser son salaire contre des marchandises qui ne le reproduisent pas comme force de travail vendable. S'il boit son salaire, s'il le joue, s'il dépense tout pour faire un beau voyage, il sort bientôt de la population active car il n'a pas acheté les marchandises prioritaires qui le font exister comme force de travail sur le marché du travail (logement, voiture, nourriture...). Il y a donc une double contrainte dans la dépense du salaire : faiblesse de la dépense elle-même, et orientation obligatoire de la dépense vers les valeurs d'utilité spécifiquement adaptées à la vie de force de travail. Cette double contrainte, ce n'est pas la loi de la valeur, mais celle du capital. Elle découle de la séparation du travailleur d'avec les moyens de production. La vie du prolétariat n'est pas soumise à la domination abstraite de la valeur, mais aux modalités très concrètes de la subordination du travail au capital.

Concluons : tout au long du cycle de sa reproduction, le prolétariat est *confronté* à la valeur. Mais il ne connaît celle-ci que dans la forme du capital. Et c'est sous cette forme de capital qu'il l'*affronte*. On arrive donc à cette conclusion très prévisible que ce qui amène le prolétariat à se révolter, ce n'est pas d'être, en tant que force de travail, une marchandise parmi les marchandises soumises à la domination abstraite de la *valeur*. Mais c'est d'être, en tant que sans-réserves et contraint au surtravail, totalement séparé des conditions de sa vie qui lui font face comme *capital*.

4.4 – Valeur et lutte de classes

Ayant dit que le prolétariat ne connaît la valeur que sous la forme du capital, il faut maintenant examiner comment le rapport contradictoire entre les classes affecte, ou non, l'existence de la valeur comme forme sociale des moyens de production et comme masse de capital devant être valorisée. Le

rapport entre les classes est constamment contradictoire, mais il faut distinguer entre les périodes où cette contradiction se reproduit plus ou moins harmonieusement et celles où elle éclate violemment.

4.4.1 – Luites quotidiennes et dévalorisation

Commençons par les situations de reproduction plus ou moins harmonieuse. Ce sont celles où la lutte des classes suit son cours quotidien qui ne menace pas le capital en général, même s'il peut menacer tel ou tel capital particulier. Qu'arrive-t-il à la valeur dans la lutte quotidienne entre les classes ? Le capital est une masse de valeur devant être valorisée par le travail vivant. Si le travail s'arrête pour cause de grève, cela représente évidemment un manque à gagner pour le capitaliste (pour le travailleur aussi !). Tout arrêt de la production diminue la quantité de plus-value produite par unité de temps. Pour le capitaliste confronté à un arrêt de travail, tout se passe donc comme si son capital valait moins par rapport au taux de profit moyen en vigueur dans les conditions sociales du moment. À cette perte de valeur, au sens de manque à produire et de dévalorisation du capital s'ajoutent les pertes éventuelles subies en raison de déprédations, destructions, vols, etc. par les grévistes.

Pour se débarrasser de ces frais de la lutte de classes, les capitalistes cherchent à les remplacer par des machines. À première vue, on peut dire que l'accumulation de capital fixe est l'effet de la concurrence entre les capitalistes. Mais à y regarder de près, il apparaît que c'est la résistance des travailleurs à l'exploitation qui est la cause profonde de l'accumulation intensive du capital. Certes, chaque capitaliste cherche à produire ses marchandises à moindre coût pour gagner des parts de marché. Chacun cherche donc à augmenter sa productivité. Cependant, la concurrence ne débouche pas automatiquement sur l'achat de machines plus modernes, sur l'accumulation de capital fixe. En effet, la première façon d'augmenter la productivité, et la moins chère, est d'intensifier le rythme du travail. Accélérer les cadences de production ne demande pas d'investissement supplémentaire en capital fixe. Mais cette solution économe n'est possible que jusqu'au point où l'exploitation intensifiée du travail bute sur la résistance des travailleurs. C'est exactement ce qui s'est passé à la fin des années 60 en Occident, et ce qui commence à se passer en Chine depuis le milieu des années 2000. Bientôt, les frais de la lutte de classes deviennent trop élevés. La résistance, voire la révolte ouverte des travailleurs fait subir aux capitalistes des pertes telles qu'ils cherchent à passer à un stade supérieur d'automatisation pour éliminer une partie de la force de travail et discipliner les travailleurs restants. La recherche de la productivité ne débouche sur l'accumulation de capital fixe qu'à cause de la résistance des travailleurs à la sur-exploitation.

L'effet de la lutte des classes dans son cours quotidien est donc la dévalorisation. C'est une autre façon de dire que le fonctionnement normal du mode de production capitaliste comporte une dévalorisation qui lui est inhérente. La perte de valeur est due soit aux frais de la lutte de classes, qui interrompt la production et provoque toutes sortes de pertes, soit à la contrainte que la lutte de classes exerce sur le capital pour qu'il augmente sa composition organique. Dans tout ce processus, ni la présupposition réciproque des classes, ni la forme sociale valeur ne sont remises en cause. Et aussi longtemps que la présupposition réciproque des classes est active, les heurts, même violents et spectaculaires, entre les classes sont des mécanismes d'ajustement qui, s'ils entraînent des pertes de valeur, ne remettent en cause ni la valeur comme forme ni le capital comme rapport social. Il en va différemment quand le rapport entre les classes tourne à l'affrontement pur, à l'insurrection.

4.4.2 – Insurrection et « dévaloration » : modification de la forme sociale des moyens de production

Dans les phases de crise, l'affrontement entre les classes se renforce, et la résistance à l'exploitation passe par la multiplication des luttes du prolétariat. À un certain point une rupture intervient : le prolétariat se soulève en masse, et l'insurrection fait passer la lutte de classes dans une autre problématique. La subjectivité de la classe exploitée change de forme et de contenu, et c'est cela qui rend possible le dépassement communiste du MPC.

Les insurrections prolétariennes interviennent tout au long de l'histoire du MPC. Certains moments du luddisme (1812-1819), les canuts de Lyon, juin 1848 à Paris, mais aussi la Commune de Paris, le soulèvement des marins et travailleurs allemands en novembre 1918, la révolte des ouvriers de RDA en 1953, ou encore celle des travailleurs iraniens en 1979. Et tant d'autres, peu ou pas connues ; la liste est impossible à dresser de façon exhaustive. À chaque fois, on assiste à un soulèvement brusque et violent du prolétariat contre les conditions qui lui sont faites par le capital. En règle générale, le soulèvement suit une période d'agitation, de luttes multiples, de discussions politiques. Cependant, et c'est cela qui importe ici, il y a une rupture qualitative entre le cours quotidien de la lutte des classes, même intensifiée, et l'éclatement d'une insurrection au caractère potentiellement révolutionnaire. La rupture consiste en ce que les prolétaires qui s'insurgent forment entre eux un rapport social propre en prenant possession d'éléments de la propriété capitaliste. Dans l'insurrection, le prolétariat répond à l'impossibilité où il se trouve de se socialiser dans le capital par son travail. Les conditions que les capitalistes proposent pour acheter la force de travail sont considérées, dans les circonstances données du moment, comme inacceptables. Ne voulant/pouvant pas accepter les conditions proposées, les prolétaires se retrouvent

dans « l'isolement funeste » (Marx) du pur sujet. Toute la société leur fait face comme capital. Dans cette séparation, ils sont aussi séparé de la nature, qui existe pour eux comme capital, comme accumulation de moyens de production. L'insurrection va resocialiser et renaturaliser le prolétariat par et dans l'affrontement contre le capital. Elle attaque en prenant possession de tel ou tel élément qui appartient au capital. Que ce soit en déparant les rues de Paris, en s'emparant de navires dans le port de Kiel, en occupant une usine ou en pillant les magasins de Los Angeles, les prolétaires affrontent initialement le capital les mains nues. Avant l'insurrection, ils sont privés de tout. C'est donc aux capitalistes qu'ils arrachent les moyens matériels de leur existence concrète, c'est-à-dire de leur lutte et de leur reproduction immédiate. L'activité qui les reproduit, la vie même de l'insurrection, n'existe que par les prises que les prolétaires font sur la propriété capitaliste (bâtiments, moyens de production, armes, nourriture, etc.). Par cette prise de possession, les prolétaires inventent le rapport social spécifique à l'insurrection. C'est le fait que l'insurrection est un *rapport social* propre au prolétariat qui rend le dépassement communiste possible.

Comme tout rapport social (au sens fondamental de rapport d'auto-production des hommes, et non pas simplement de regroupement collectif), l'insurrection donne une forme sociale spécifique à la nature qu'il englobe. Pour être dit social au sens fondamental, un rapport entre les hommes doit inclure un rapport reproducteur à la nature, et donne donc à celle-ci une forme sociale propre. Le rapport social que le prolétariat forme en son sein pour affronter le capital dans une insurrection n'échappe pas à la règle. Il prend possession des rues, des usines, s'empare de bâtiments, pille les commerces, etc..., et donne à ces fragments de capital une forme sociale propre au rapport social insurrectionnel. Cependant, tous ces éléments ont déjà, semble-t-il, une forme sociale, à savoir la valeur. Certes, mais dans l'insurrection, leur forme sociale change. Arrachés au capital et insérés dans le rapport social insurrectionnel, ils ne fonctionnent plus ni comme valeur d'utilité ni comme valeur d'échange. Essayons de voir cela de plus près.

Une partie des éléments que le prolétariat prend en possession quand il se soulève fait partie du capital constant : moyens de travail, matières premières, bâtiments, véhicules, etc. C'est une règle générale que ces éléments ne vont pas fonctionner comme moyens de travail. L'insurrection ne travaille jamais. Même si elle le voulait, elle n'en aurait pas la possibilité car la violence de l'affrontement avec le capital ne lui en laisserait pas le loisir. Inévitablement, les insurrections sont brèves (est-ce la raison pour laquelle elles sont rarement étudiées pour elles-mêmes ?). Dans la prospérité, le rapport social capitaliste donne automatiquement la forme de moyens de travail aux machines, aux matières premières, aux bâtiments, etc. qui constituent le capital constant.

Il en va différemment dans le rapport social insurrectionnel. Les insurgés saisissent tel ou tel élément pour la lutte contre le capital. Non seulement ils en détournent la valeur d'utilité (les boulons servent de munitions, les salles de réunion de dortoirs), mais c'est à eux, les prolétaires, de définir le nouvel usage qu'ils vont faire des fractions saisies de capital. Rien n'est donné d'avance, tout se discute et se détermine en fonction des initiatives de la lutte, elles-mêmes changeantes. Les automobiles ne sont pas destinées de façon univoque à faire des barricades dans les insurrections. Ce sont les insurgés qui, dans leurs rapports interactifs, en décideront : barricades, moyens de transport, béliers incendiaires, etc. La prise de possession de biens de production par les insurgés donne aux objets saisis une utilité *particulière, non normalisée*, inventée sur place et sur le champ par l'insurrection.

On comprend immédiatement que les insurgés prennent possession de moyens de subsistance. Mais il faut voir au-delà du geste de survie immédiate. À la différence de ce qui se passe quand le capital achète la force de travail, la consommation des subsistances n'a pas sa fonctionnalité habituelle, qui est de produire de la force de travail fraîche (cf. chapitre 4.3.3). La socialité insurrectionnelle a une tout autre rationalité, comme on le voit dans la façon même dont les objets pris en possession sont consommés. Comme il ne s'agit pas de reconstituer de la force de travail, comme le travail lui-même a cessé, les insurgés usent des moyens de consommation qu'ils saisissent avec une liberté impossible dans le rythme normal de la reproduction capitaliste. Le jeu, le partage, la destruction sont des formes d'utilisation possible des subsistances pillées dans un supermarché. La gratuité de l'accès aux biens de consommation s'accompagne d'un bouleversement des modes de consommation (cuisines, collectives, etc.). Mais il n'y a pas que les biens qu'on peut mettre dans un panier. Dans les subsistances, il y a aussi, par exemple, le logement, les transports en commun. Là aussi, toutes sortes de détournements sont possibles.

La prise de possession nie la valeur d'utilité des fragments de capital saisis par l'insurrection. C'est une autre façon de dire que ces objets ne fonctionnent pas comme marchandises dans le rapport social insurrectionnel. Ils n'entrent pas dans ce rapport pour y être échangés. Leur ancienne valeur ne compte plus, et le temps qui a été consacré à leur prise en possession, à leur détournement, n'est pas mesuré. Autrement dit, leur forme sociale a radicalement changé. La façon (insurrectionnelle) dont les insurgés entrent en contact avec la nature implique que celle-ci a cessé de fonctionner comme valeur et capital. L'activité des insurgés n'est ni normalisée ni productiviste. La valeur, avons nous dit, est la forme sociale des moyens de production (y compris des subsistances) dans un système où les producteurs sont privés et indépendants. Les biens de production et de consommation saisis par l'insurrection ne répondent pas à cette formulation. Le rapport social insurrectionnel invente pour eux une

nouvelle forme sociale, que nous appellerons, faute de mieux, *non-valeur*. Un tel néologisme est nécessaire pour bien caractériser la forme sociale des fractions de capital auxquelles les insurgés se rapportent. Comme ils n'ont pas vis-à-vis d'elles une activité normalisée et productiviste de travail, elle cesse d'être valeur pour eux. Mais ce sont malgré tout des objets que le capital a fabriqués dans la logique de sa valorisation. Ils sont marqués dans leur valeur d'utilité par cette origine, qui limite dans une certaine mesure l'usage qu'on peut en faire. Un supermarché n'est pas une façon « normale » ou « naturelle » de mettre de la nourriture à la disposition de la population. C'est une façon conforme au capital de *vendre* des marchandises. Quand l'insurrection en prend possession, la forme sociale (capital pour le supermarché, marchandise pour son contenu) est niée, mais la forme matérielle demeure. « Non-valeur » essaie de dire cette dualité mieux que ne le dit une formule comme « critique de la marchandise », qui ne fait pas apparaître la forme sociale spécifique, dans un rapport social spécifique, des éléments saisis par l'insurrection. Appelons *dévalorisation* cette métamorphose de la valeur en non-valeur. La dévalorisation des moyens de lutte pris en possession par les insurgés se distingue de la dévalorisation du capital. Le terme veut indiquer que l'insurrection engendre plus qu'une simple perte de valeur. L'insurrection ne donne pas la forme de l'échangeabilité aux fractions de capital dont elle prend possession. Elle leur donne une *forme sociale nouvelle*, dans un rapport social nouveau, jamais vu dans l'histoire, parce que inter-individuel et sans travail.

Le rapport social insurrectionnel nous apparaît comme le non-fétichisme absolu. Les rapports entre les insurgés ont évidemment un support matériel, mais ils n'apparaissent jamais comme rapport entre les choses dont les prolétaires se sont saisis. La liberté (relative) que les prolétaires ont conquise en s'insurgeant, c'est d'abord la manifestation de leur individualité (par opposition à la contingence de classe), c'est l'interaction permanente entre ces individus dans l'action, où tout est discuté, remis en cause, où le temps se « perd » dans d'innombrables AG (par opposition à la discipline et à la mesure du temps au travail). Et ce rapport social donne à la nature qu'il englobe la forme sociale qui lui correspond, à savoir absence de normalisation, non-échangeabilité, usages multiples des objets saisis. Non-valeur signifie aussi que les objets sont utilisés mais non échangés.

La forme sociale de la *non-valeur* correspond au degré de liberté et de conscience que l'activité sociale insurrectionnelle gagne par rapport au cours quotidien de la reproduction capitaliste, car l'activité des prolétaires n'est ni productiviste ni normalisée. C'est sur ce gain de liberté et de conscience que repose la possibilité du dépassement communiste. L'insurrection l'obtient en luttant contre le capital, contre la séparation et l'isolement funeste des sans-réserves, et non pas contre la domination abstraite de la valeur.

4.5 – La valeur abolie : abolir le travail

La valeur est avant tout une forme, celle de l'échangeabilité des produits du travail. Elle est aussi une quantité, une mesure du temps de travail. Pris dans la contradiction entre le travail et le capital, forme et contenu subissent des transformations plus ou moins profondes : dévalorisation, dévaloration. On observe ici que ce n'est pas la théorie de la valeur en elle-même qui nous permet d'arriver à ce résultat. Pour y parvenir, il faut croiser la théorie de la valeur avec celle de la lutte de classes, c'est-à-dire dans la théorie communiste, beaucoup plus générale. La lutte de classes est en dehors du champ de la théorie de la valeur. C'est pourquoi cette dernière ne peut pas être à elle seule une théorie de la révolution. Elle n'est qu'une partie de la théorie communiste, et sans doute pas la plus décisive. Cependant, ce n'est pas parce que la théorie de la valeur ne peut pas être une théorie de la révolution qu'il faut y renoncer. Dans l'effort d'abstraction que la théorie communiste doit accomplir pour parvenir à la critique de l'économie politique, la compréhension de ce qu'est la valeur joue un rôle important d'un double point de vue. D'une part, la théorie de la valeur affirme le lien entre le travail et les formes apparemment fantomatiques que prennent ses produits dans la société capitaliste, à savoir la valeur et l'argent. Ce lien pose le travail et son exploitation, c'est-à-dire le rapport contradictoire des classes, comme le sujet réel du devenir apparemment automatique d'une société apparemment réifiée. D'autre part, la définition de la valeur comme forme sociale des moyens de production et de la production de valeur comme activité historiquement spécifique, productiviste et normalisatrice, donne une clé vers la compréhension du dépassement du mode de production capitaliste. Chaque forme successive de la théorie communiste a utilisé sa compréhension implicite ou explicite de la valeur pour procéder à un renversement définissant, avec plus ou moins de précision, la *valeur abolie*. Et cette définition vient en retour enrichir la critique de l'économie politique et le projet révolutionnaire, en lui assignant son but. Bien qu'elle semble logiquement première, la définition de la valeur n'est jamais élaborée sans une idée préalable, implicite ou explicite, fondée dans les luttes de l'époque, de ce que serait la valeur abolie. Nous l'avons vu avec Marx (ch. 1 et 2). La redéfinition de la valeur que je propose n'échappe pas à cette règle. Elle procède de la spécificité de la période de crise des années 68 et de son contenu anti-travail. Beaucoup de temps a passé depuis cette époque, pourtant pas vraiment insurrectionnelle²², mais ce contenu n'a pas été remis en cause par l'évolution du rapport des classes, au contraire²³. J'ai

22. Voir B. Astarian, *Les grèves en France en mai-juin 1968*, <http://www.hicsalta-communisation.com/bibliotheque/les-grèves-en-france-en-mai-juin-1968>)

défini le travail producteur de valeur, le travail valorisant, par deux caractéristiques : la recherche continue de gains de productivité, et la nécessité de la normalisation. Comment définir la négation de ces deux catégories, négation qui définirait la valeur *abolie* ?

4.5.1 – Négation de la productivité

Si on envisage une activité productive qui ne recherche pas la productivité, la première chose qui ressort est un bouleversement complet du rapport au temps. Certes, le temps ne cesse pas d'exister parce qu'on arrête de le compter. Mais le passage inexorable du temps cesse de contraindre l'acte productif dès lors qu'il n'est plus le critère de son évaluation. La société marchande admet ou refuse la participation à la société de tel ou tel producteur en évaluant le temps qu'il lui a fallu pour produire ses marchandises. La contrainte qui en résulte pour le producteur est alors de toujours produire dans le minimum de temps. Le non-respect de cette contrainte l'exclut de la société des producteurs en excluant sa marchandise du marché. La négation de la productivité remplace cette appréciation quantitative temporelle de la légitimité d'une activité productive et de son produit par une évaluation qualitative. Ici, les mots nous font défaut pour définir la nature du rapport que les hommes auront à leur production dans une société sans valeur. « Appréciation » renvoie à « prix », « évaluation » à « valeur ». Ce sont des mots de la société marchande, de la quantité. Ils ne peuvent pas convenir pour désigner, dans le communisme, la satisfaction qualitative qu'une activité productive engendre, ou non, pour ceux qui y participent et pour ceux qui en utilisent les résultats. Une des raisons pour cela est que l'activité que nous considérons *ne sera pas seulement productive*.

Dans les sociétés de classes, la production des conditions matérielles de la vie et la jouissance sont séparées, chacune étant le propre d'une des deux classes, respectivement celle du travail et celle de la propriété. « Jouissance » désigne ici, en opposition au travail immédiat, l'activité de la classe de la propriété au sens où le surplus qui résulte de l'exploitation du travail lui permet un rapport à soi que les travailleurs n'ont pas la possibilité de développer. Ce rapport à soi inclut aussi bien la gestion par le propriétaire de ses biens, et donc par extension de l'exploitation du travail et la conduite de la société tout entière, que les activités dites supérieures comme l'art et la pensée. Jouissance désigne ici beaucoup plus que les plaisirs du loisir et du luxe.

Dans le travail pris en tant que tel, l'objet de l'activité est constitué par les moyens de travail (outils, matières premières, etc.). Si on en reste là, l'activité

23. Voir B. Astarian, *Activité de crise et communisation*, <http://www.hicsalta-communisation.com/textes/activite-de-crise-et-communisation-5>

s'objective dans un résultat (le produit) qui, par définition, n'est pas sujet, qui est une chose, et où donc la subjectivité du travailleur semble se perdre (la chose ne peut pas réagir). D'où le fait que l'objectivation prise en ce sens est fréquemment définie aussi comme aliénation. En réalité, pas plus que le propriétaire, le travailleur n'est sujet à lui tout seul. De façon générale, dire que l'homme est sujet, cela veut dire qu'il se produit lui-même, qu'il se prend pour objet dans des rapports sociaux qui évoluent sous l'effet de son activité. L'objectivation du travail *et de son exploitation* se réalise précisément dans ces rapports sociaux, ce qui va bien au-delà de dire que l'objectivation de l'homme se voit dans les produits de son travail. Car alors, l'objet de l'activité des hommes, le rapport social, est lui-même sujet. Cependant, dans la société de classe, le sujet de l'auto-production des hommes est constitué par le rapport des classes, qui se rapportent toutes deux aux mêmes moyens de production, soit comme moyens de travail soit objet de jouissance. Et l'objectivation de ce sujet divisé, c'est un rapport social *contradictoire*. Aucun des deux pôles de la contradiction sociale ne peut à lui seul poser la société comme son objet et en faire ce qui correspond à son être de classe. Chacun est empêché d'avoir un rapport direct à cet objet par le rapport contradictoire qui le lie à l'autre classe. Ce qui revient à dire que chaque classe est séparée de la totalité sociale et que celle-ci évolue indépendamment de la volonté de l'un ou l'autre pôle.

À l'opposé du travail, la production qui a le temps peut jouir immédiatement de sa propre activité. Elle peut être rapport à soi. La négation de la productivité introduit la jouissance dans l'activité qui devient donc pas-seulement-productive. Et quand on dit jouissance, c'est de nouveau au sens large du terme. L'effort, la fatigue, ne sont pas exclus. Pour une activité productive libérée de la contrainte du temps, ce sont des dimensions qui font partie de la jouissance du corps et de l'esprit dès lors qu'on peut s'arrêter, discuter, faire autre chose, modifier, s'adapter aux possibilités ou aux demandes des participants, etc. Il n'existe pas de mot pour ce type d'activité. Appelons *activité-pas-seulement-productive* (APSP) cette activité totalisante où les hommes ne renoncent pas à jouir de leurs rapports sous prétexte qu'ils produisent quelque chose. La formule exprime la même recherche d'un dépassement des séparations que celle de Marx dans *l'Idéologie Allemande* quand il parle de l'appropriation d'une totalité de forces productives comme appropriation d'une totalité de facultés par les individus²⁴. Mais elle s'efforce de dépasser les limites de la sphère de la production, ce que Marx ne fait pas. En ce qui nous concerne, la « totalité de facultés » qui est en jeu dépasse la seule sphère de la production et subvertit la notion même d'économie en renonçant à compter le temps et en introduisant la jouissance de soi directement dans

24. Marx, *L'idéologie allemande*, Paris, Éd. Sociales, 1968, p. 103.

ce qui était « production ». Pour Marx, la recherche d'une activité totalisante se fait au travers de l'apprentissage de multiples métiers par le travailleur communiste. Pour nous, il n'y a plus que des individus qui font plus que simplement produire quand ils passent dans les lieux de vie/de production où les amène la recherche de la société des autres.

La négation de la productivité dont nous faisons ici l'hypothèse suppose évidemment la propriété abolie. Ce n'est que dans ces conditions (fin de l'exploitation) que l'activité productive peut cesser d'être subordonnée au temps qui se compte. Alors, l'activité-pas-seulement-productive est le vrai but conscient des hommes, et non pas simplement le résultat productif, la chose produite. Il y a alors objectivation sans aliénation, en l'occurrence objectivation dans ces rapports que les hommes établissent entre eux, où la production et la jouissance ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, et qui sont le véritable objet de leur activité. L'APSP est un rapport complet entre eux et à la nature. Ils y trouvent les moyens de leur reproduction immédiate parce qu'ils les y mettent, ce qu'ils peuvent faire parce que le temps leur en est laissé. Et ils y mettent les sources et les manifestations du plaisir d'être ensemble parce qu'ils n'ont pas de raison d'y renoncer, puisqu'ils ont le temps. C'est en ce sens que leur activité n'a pas besoin de justification supplémentaire, postérieure ou extérieure. Être, et non avoir.

4.5.2 – Négation de la normalisation

Rappelons que la normalisation des produits et du travail est une conséquence de la séparation où se trouve le producteur privé et indépendant par rapport aux besoins que sa production doit couvrir (chapitre 3.3.2). Comprendre le dépassement de la normalisation oblige à définir ce que pourrait être l'abolition de séparations qui nous paraissent aujourd'hui complètement normales. Pour ce qui nous concerne ici, la séparation importante se situe entre le besoin et l'objet qui le satisfait et, *a fortiori*, entre le besoin et l'activité qui produit cet objet. C'est cette séparation qui fait que la marchandise doit se présenter comme valeur d'utilité normalisée de telle sorte qu'elle englobe et en même temps occulte, la particularité dans laquelle les besoins de chacun se manifestent. Si, selon notre hypothèse, on pose la propriété positivement abolie, la certitude de trouver satisfaction définit le besoin comme *besoin-sans-manque* (BSM). Ce besoin tranquille a la possibilité de faire valoir sa particularité, non pas comme caprice individuel (je veux des fraises tout de suite) mais comme discussion, interaction, définition d'un projet qui, dès lors, n'est pas seulement consommation. Il s'agit ainsi de redéfinir la notion de besoin.

La redéfinition de l'activité productive en activité-pas-seulement-productive ne manquera pas de soulever les protestations de ceux qui, réalistes, y opposent la nature massive des besoins qui, bien sûr, ne disparaîtront pas.

La production communiste, disent-ils, devra mobiliser toutes les ressources disponibles pour les satisfaire. Et ils se lancent dans des plans économiques pour organiser les lendemains de la révolution. Plutôt que de céder à un réalisme trop raisonnable, il convient d'interroger les catégories que nous utilisons. Dans le cas présent, il faut envisager sous un jour non économique la question des ressources et des besoins, de discuter la notion même de besoin. Dans le communisme, doit-on continuer à poser les besoins comme une « demande », une variable quasi-naturelle face à laquelle l'activité productive répond comme une « offre » soumise à la nécessité ? La réponse est non. On peut bien sûr partir d'une évidence apparemment naturelle et dire que 6 milliards d'individus ont besoin de 2000 calories par jour et que cela impose une production de x blé + y viande + z lait... Car, dit le bon sens réaliste, le communisme ne supprimera pas plus la faim que la pesanteur. La faim nous rappelle à tout moment que nous appartenons à la nature et aucune révolution ne peut abolir les lois de la nature. Certes. Mais dans sa manifestation actuelle, la faim telle que nous la connaissons nous rappelle aussi que nous sommes séparés par le capital non seulement de l'objet de sa satisfaction mais aussi de l'activité qui produit cet objet. La faim nous rappelle que nous appartenons à la nature *et* que nous en sommes séparés par le capital. Notre faim, en ce sens, n'est pas *que* naturelle. Nous ne connaissons la faim, phénomène naturel s'il en fût, que pervertie par la propriété et l'exploitation, que comme souffrance, comme peur du manque, comme domination de la propriété sur l'objet qui rassasie. Dès lors, qui nous dit que la sensation de faim telle que nous la connaissons est purement naturelle, n'est pas déterminée socialement ? Le rythme de ses manifestations n'est-il pas dicté par celui de l'exploitation, de la journée de travail ? Inversement, dès lors qu'elle serait tranquille et sûre d'être rassasiée, pourquoi la faim ne serait-elle pas aussi jouissance, comme le désir dans les préalables de l'amour ? Le besoin de base (2000 calories) reste le même mais, besoin-sans-manque, il devient partie prenante de l'activité-pas-seulement-productive (la gastronomie ?) qui en même temps le manifeste et le satisfait. Le besoin-sans-manque s'invite ainsi dans l'activité-pas-seulement-productive pour assurer que l'activité productive reste *particulière* aux individus qui y sont engagés, et non pas générale et abstraite pour répondre à une demande séparée. Ceci est totalement anti-productif, au sens où beaucoup de temps sera « perdu » pour formuler le besoin dans sa particularité, tant en fonction de la nature de l'objet à produire que des possibilités dont on dispose pour ce faire. Ces considérations très générales ne sont qu'une première approche de ce que pourrait être la non-économie dans le processus de communisation.

Une autre objection banale des « réalistes » consiste à observer qu'il y a des besoins qui ne peuvent être satisfaits que par des « sales boulots ». Le besoin

de charbon s'invitera-t-il dans les mines pour faire de l'extraction une activité totalisante ? Oui. Si le besoin-sans-manque participe à l'APSP, ce n'est pas pour que les individus concernés intègrent dans leur conscience la *nécessité* d'extraire du charbon pour couvrir les besoins énergétiques d'autres productions et se prêtent à la corvée. Cela serait de la planification ultra-démocratique assumée par des travailleurs militants. Mais c'est pour que l'extraction de charbon se fasse de telle sorte que les rapports entre les « mineurs » soient satisfaisants en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Il n'y aura aucun sacrifice à produire des biens non consommables immédiatement, des biens pour d'autres. Cela s'applique bien sûr aussi aux biens consommables immédiatement. Les réalistes disent : « il y aura toujours du sale boulot, il faudra bien qu'on le fasse ». Je crois qu'il faut le dire clairement : il n'y aura plus de sale boulot. Les tâches actuellement sales, dégradantes, ennuyeuses, etc. seront soit abandonnées soit transformées. Sinon, on tombe dans les tours de rôle, avec leurs gestionnaires et leurs passe-droit – ou alors on envisage que les hommes et femmes communistes sont des militants.

Il n'y aura donc aucun temps « perdu ». L'interaction constante entre APSP et BSM se concrétise comme activité et jouissance sociale des individus. Parce qu'il n'est pas déterminé par le manque impérieux, urgent, le besoin se manifeste concrètement et activement dans l'APSP, qui lui en laisse tout le loisir puisqu'elle n'est pas seulement productive. L'activité prime sur son résultat productif au sens où le besoin fondamental est celui d'exister socialement, de profiter de la société des autres. Le besoin (momentané) de solitude ne contredit pas cela. Marx dit que le travail sera le premier besoin, parce que c'est pour lui l'activité subjective fondamentale de l'homme (activité générique, selon le vocabulaire de Marx dans les *Manuscrits de 1844*). Il faut élargir cette proposition, et dire que l'activité sociale, c'est-à-dire la jouissance d'être libre et conscient, naturel et social, actif et passif, sera le premier besoin. La notion de besoin-sans-manque veut exprimer la possibilité d'un besoin existant comme interaction entre les individus, comme projet conscient, et non pas comme une limite naturelle qui imposerait aux révolutionnaires un réalisme économique et la planification. Si l'on pose le travail et la propriété positivement dépassés, il faut aussi envisager un besoin sans manque, qui fait partie, en fin de compte, de la définition de l'activité-pas-seulement-productive.

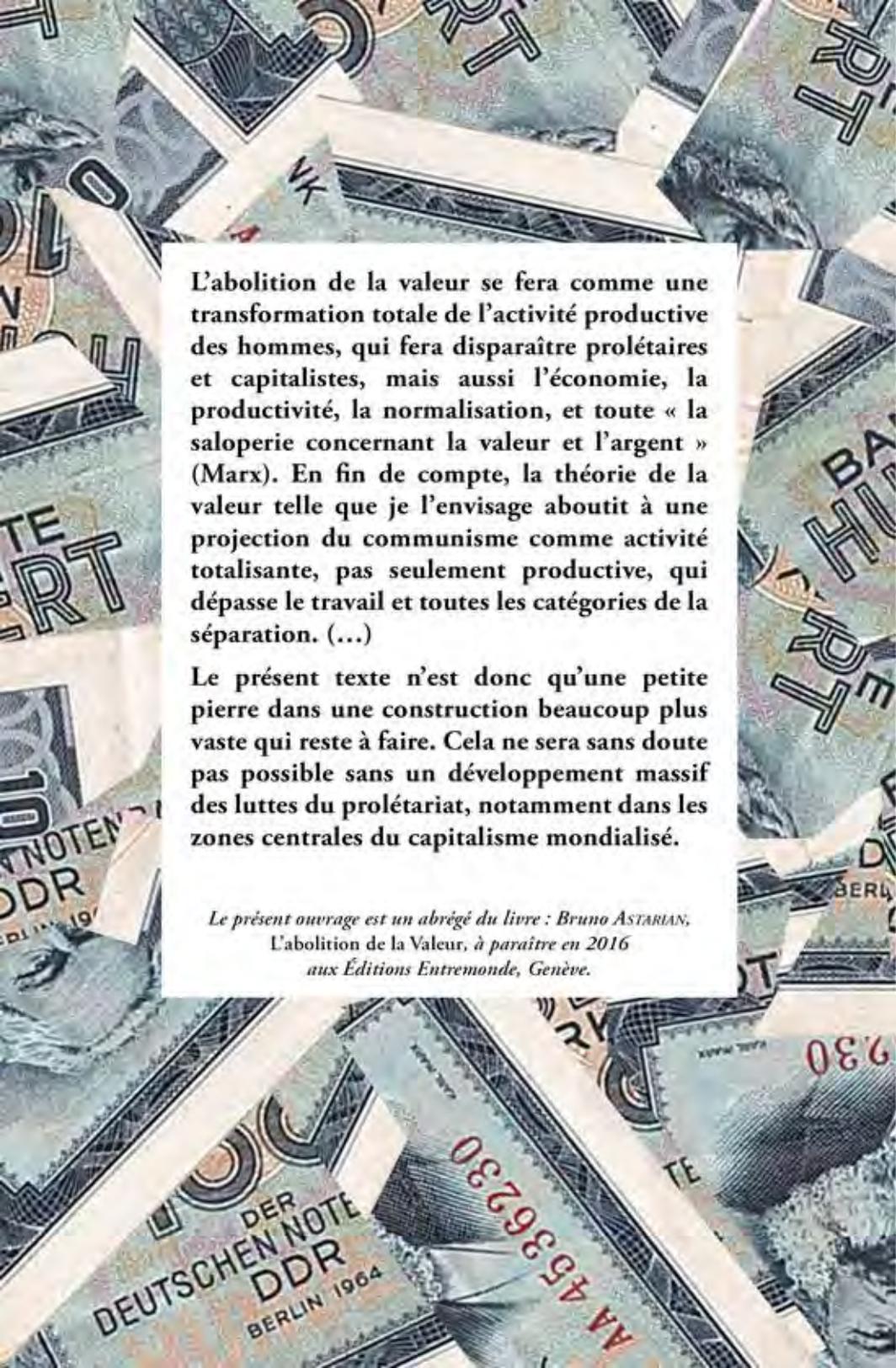
CONCLUSION

Évidemment, ce « *si* » constitue un raccourci majeur que tout ce qui précède ne permet pas de combler de façon satisfaisante. La théorie de la valeur n'est pas une théorie de la révolution. De façon générale, La théorie de la révolution suppose qu'on appréhende la contradiction fondamentale de la société capitaliste. Celle-ci se situe dans le rapport des classes, et lui seulement contient le potentiel d'un dépassement qui abolisse les classes et donc aussi le travail, son exploitation, et la valeur. Pour cela, comme nous l'avons vu, il faut passer par le rapport social insurrectionnel. Et là, beaucoup reste à faire pour comprendre pourquoi et comment la communisation ré-enclenchera la production sans mesures productivistes. Ce n'est pas l'objet de ce texte.

Finalement, l'utilité de notre révision de la théorie marxienne de la valeur a surtout été de nous débarrasser du faux problème du travail abstrait. La notion de travail abstrait est la marque, dans la théorie de la valeur, d'une vision programmatique de la révolution dans la théorie communiste en général : la révolution est projetée comme l'affirmation de la classe du travail et sa substitution à la classe capitaliste. Et le communisme est alors défini comme règne hégémonique du travail (« qui ne travaille pas ne mange pas »), comme planification économique par les « travailleurs associés ». Dans ce programme, le travail est pratiquement le même avant et après la révolution. Le travail créateur de valeur est dit *abstrait* pour occulter cette identité.

Pour notre part, nous avons défini le travail créateur de valeur concrètement, comme recherche de la productivité et de la normalisation. En définissant le travail valorisant de façon concrète, nous avons du même coup facilité la compréhension de ce que pourrait être une activité productive sans valeur. En fait, nous avons compris qu'alors cette activité est nécessairement pas-seulement-productive et dépasse le travail. Le rapport au temps est radicalement transformé, de même que le concept même de besoin. La liberté et la conscience des hommes se réalise dans une activité (pas seulement) productive *non économique*, car libérée de la pression du temps sur la production et de la séparation des besoins par rapport aux ressources qui les satisfont. En même temps que bien d'autres, les notions de « production » et de « consommation » sont devenues obsolètes.

Cet ouvrage
publié par
La Sociale, éditions
a été achevé d'imprimer
en l'an deux mil seize
à Montréal (Québec)

The background of the page is a collage of various German Democratic Republic (DDR) banknotes, including 10, 20, and 50 Mark notes, scattered and overlapping. The text is centered in a white box.

L'abolition de la valeur se fera comme une transformation totale de l'activité productive des hommes, qui fera disparaître prolétaires et capitalistes, mais aussi l'économie, la productivité, la normalisation, et toute « la saloperie concernant la valeur et l'argent » (Marx). En fin de compte, la théorie de la valeur telle que je l'envisage aboutit à une projection du communisme comme activité totalisante, pas seulement productive, qui dépasse le travail et toutes les catégories de la séparation. (...)

Le présent texte n'est donc qu'une petite pierre dans une construction beaucoup plus vaste qui reste à faire. Cela ne sera sans doute pas possible sans un développement massif des luttes du prolétariat, notamment dans les zones centrales du capitalisme mondialisé.

*Le présent ouvrage est un abrégé du livre : Bruno ASTARIAN,
L'abolition de la Valeur, à paraître en 2016
aux Éditions Entremonde, Genève.*